

Le numéro : 35 F

Bimestriel n° 74 – 13e année – Mars-Avril 1994

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 74
Mars-Avril 1994

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :
Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction :
Françoise BERANGER
Avec la collaboration
pour ce numéro de
S. BOULOUQUE
L. DOUSSIN
J.J. GANDINI
J.J. LEDOS
D. LEFEBVRE
G. PELLETIER
M. PERRAIS
G. POTVIN
M. SENDER
I. VEXLER

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
14, rue de Nanteuil
75015 Paris - Tél. 45.32.06.23

Imprimé en France

Maquette et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

C'est peut-être idiot, mais j'avais la larme à l'œil en apprenant l'autre jour par des rapports de spécialistes que le tigre du Bengale est une espèce condamnée.

Pourquoi, parmi plusieurs autres, le tigre ?

L'admirable fauve à la robe rayée, si répandu qu'il en était devenu un danger pour l'homme, m'a toujours semblé l'animal des légendes par excellence. Force, beauté, majesté, et puis cette insurpassable souplesse et cette ruse aussi qui n'excluait pas le courage... Le tigre avait de quoi frapper les esprits. Qu'on ajoute à tout cela les éléphants caparaçonnés laminant tout dans la jungle – tout, sauf précisément Shere Khan, prompt à se fondre dans l'ombre alternée des bambous ; les maharadjahs au turban constellé de diamants ; les porteurs à demi-nus ; les rabatteurs exhalant leur peur en cris rauques.

Qu'on imagine encore l'énorme fauve aux couleurs éclatantes se glissant silencieusement parmi les cases du village, flairant sa proie. Qu'on se rappelle enfin les magnifiques spécimens précieusement conservés dans les zoos, d'abord étalage de beautés exotiques, puis refuge d'espèces menacées, demain peut-être mouroirs pour seigneurs déchus...

Comment ne pas avoir le cœur déchiré à cette triste nouvelle de la prochaine disparition du tigre du Bengale dont il ne resterait plus que quatre mille quatre cents exemplaires guettés par les trafiquants, en particulier pour leurs "aphrodisiaques" moustaches et condamnés à rejoindre bientôt la liste des espèces disparues.

Car celle-ci s'allonge chaque jour... Ainsi, le même jour qu'était annoncée la mort du tigre constatait-on celle du pic à bec d'ivoire, la condamnation du thon rouge et du rhinocéros noir.

Quant à l'homme, malgré de persévérants efforts dignes de réussite dans le domaine de l'autodestruction, il a pu jusqu'ici s'en sortir, grâce à sa faculté d'adaptation et surtout à un instinct de reproduction hors du commun – stimulé d'ailleurs, si l'on en croit les traditions, par la corne du rhinocéros et la moustache du tigre !

Georges POTVIN



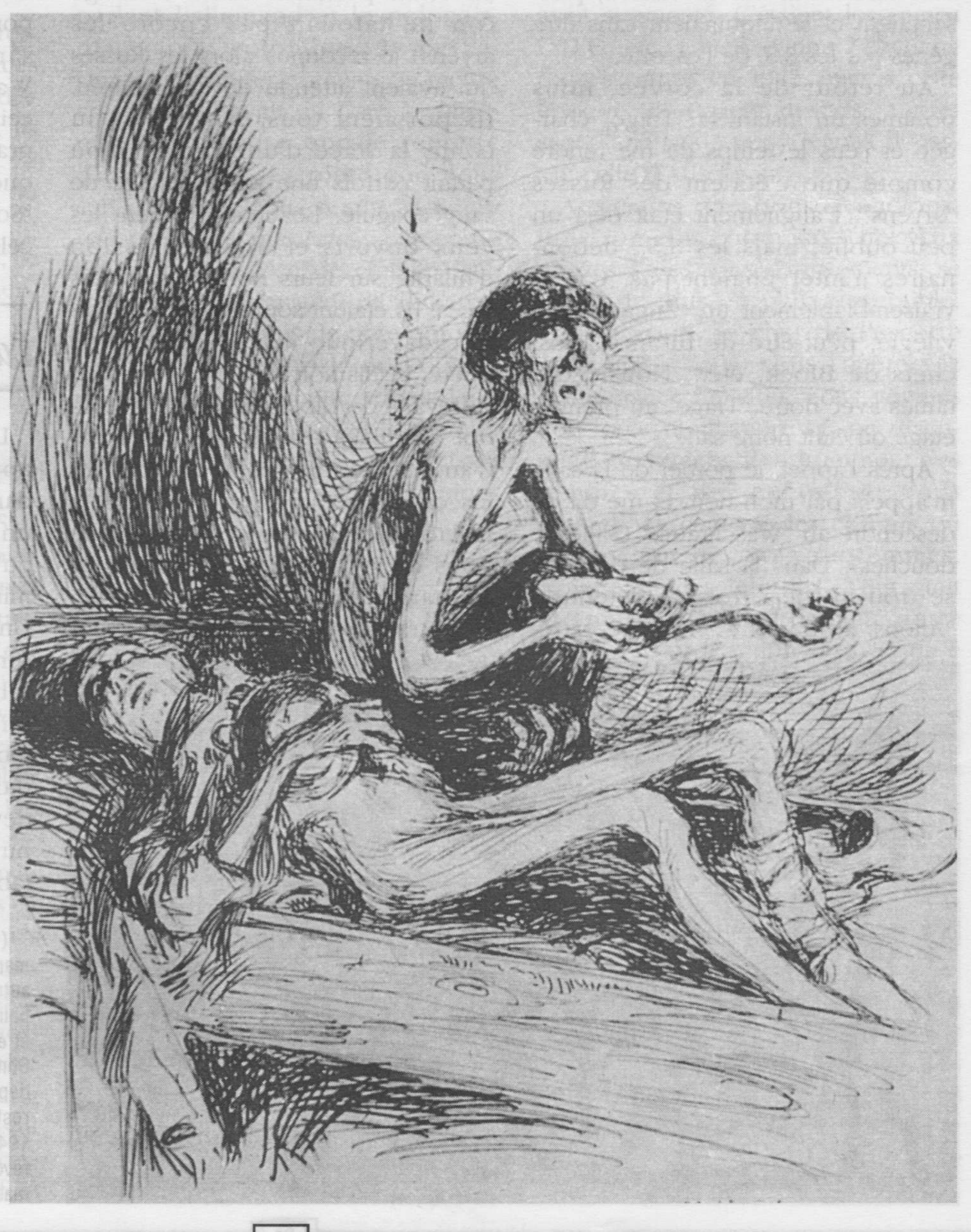
J'ETAIS MEDECIN DES TSIGANES A AUSCHWITZ

Le Docteur Iancu Vexler est né le 29 juillet 1907 en Roumanie. Il vient faire ses études de médecine à Paris en 1927 et se marie à une Polonaise en 1932. Ils auront quatre filles. Puis il se fixe en France et ouvre un cabinet à Saint-Cyr-sur-Morin (Seine et Marne) en 1934. C'est là que le docteur Vexler et son épouse sont arrêtés en tant que Juifs, le 20 octobre 1942 – *par cinq ou six gendarmes de Coulommiers et de Rebais, le matin au réveil,* précise le docteur dans ses notes – malgré la mise en garde de son collègue de Rebais, le Docteur Tixier. Envoyés au camp de Drancy, ils sont déportés le 8 novembre 1942 à Auschwitz. Madame Vexler trouve la mort le 11 novembre dès son arrivée dans le camp. Son mari, de constitution vigoureuse, survit à une épidémie de typhus, puis, guéri, est désigné pour travailler aux crématoires. Il se sait alors condamné, mais grâce à la complicité du Docteur Bendel, médecin roumain du Sonderkommando, il est affecté à l'hôpital du camp. Il est nommé, le 2 juin 1943, médecin dans le camp tsigane qui vient d'être ouvert à Birkenau (Extension du camp d'Auschwitz où se trouvent les crématoires). Après plus de deux ans d'internement, il quitte le camp en convoi forcé et est enfin libéré le 12 juin 1945 par les troupes soviétiques.

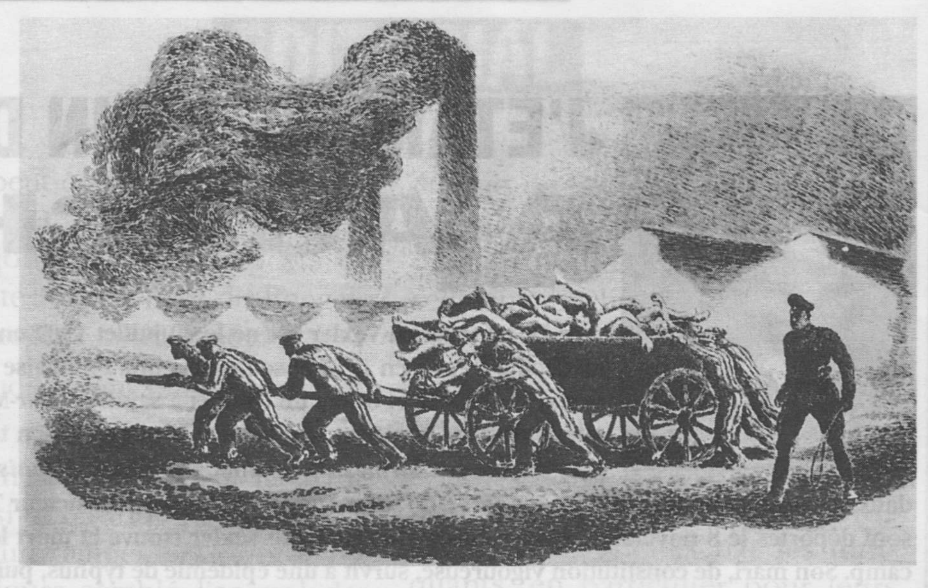
Les notes écrites par le Docteur Vexler à son retour constituent un témoignage exceptionnel. Elles sont malheureusement incomplètes, car une partie en a été détruite. Les notes restantes nous ont été confiées par Madame Vexler, seconde épouse du Docteur, pour publication à la mémoire de son cher époux, maintenant disparu. Précisons toutefois qu'une partie de ces notes ont déjà paru dans la revue "Le Monde Gitan" en 1974.

Le docteur Vexler doit en partie sa survie dans le camp à sa grande érudition. Outre le roumain, il parlait le français, l'allemand, le polonais, le russe, l'italien ainsi que l'hébreu. Dans un milieu cosmopolite, comme celui des camps d'extermination, il était important de pouvoir communiquer et nous verrons dans le cours de ces notes que le docteur Mengele lui-même eut recours au docteur Vexler comme interprète.

Chronologiquement, les premières notes en notre possession relatent des faits qui se passent en avril 1943. Le docteur est à peine guéri du typhus. Il devient le témoin, puis le participant obligé d'un macabre et incroyable scénario :



Le mois d'Avril 1943 était beau, jours ensoleillés et nuits fraîches (on nous avait déjà retiré la capote rayée ainsi que le tricot). Un jour nous sortions, un co-détenu et moi, emportant une "Trage" (combinaison de caisse et de brancard) pour faire une corvée. Devant la porte latérale de notre Block (Block 20 des typhiques), se trouvait un groupe de 40 à 50 civils debout et alignés par rangs de cinq. Il y en avait de tous les âges entre 16 et 50 ans environ. A en juger par leur bonne mine, ils venaient de l'"extérieur", de la liberté. Leurs vêtements le confirmaient. Ils portaient des bonnets de fourrure ou de drap molletonné, des manteaux épais, des bottes ou des brodequins à lacets, le tout en excellent état. Ils semblaient familiarisés avec la présence des soldats allemands car ils riaient, plaisantaient et se taquinaient sans être gênés par les S.S. de l'escorte.



Au retour de la corvée, nous posâmes un instant la "Trage" chargée et j'eus le temps de me rendre compte que c'étaient des Russes "aryens". L'alignement était déjà un peu oublié, mais les S.S., débonnaires n'intervenaient pas. C'était vraisemblablement un "Zugang" privilégié, peut-être de futurs Kapos, chefs de Block, etc... Nous montâmes avec notre "Trage" au premier étage où était notre salle.

Après l'appel, le portier de la salle m'appela par mon nom et me dit de descendre au "Waschraum" (Salle de douches). Dans la salle de douches se trouvait déjà trois co-détenus : "Allons, au travail !". A l'autre extrémité de la salle se trouvaient alignés et superposés des morts nus. Au fur et à mesure que nous les tirions pour les déposer sur les brancards, je vis bien qu'ils n'étaient pas circoncis et ne portaient aucun tatouage (on ne tatouait pas encore les aryens) je reconnus alors les Russes qui avaient attendu devant l'entrée. Ils portaient tous, au niveau du cœur, la trace d'une piqûre d'où partait parfois une petite traînée de sang coagulé. Beaucoup avaient les yeux ouverts et une expression d'hilarité sur leurs bonnes et larges faces. Ils étaient souples car la rigidité cadavérique n'avait pas encore opéré. J'étais horrifié.

Devant ce Block attendait le chariot à ridelles hautes, où, aidés par d'autres détenus, nous chargeâmes les cadavres. Nous étions entre la réalité et le cauchemar. Je crois que nous avons fait deux courses. Le déchargement fut moins pénible. Nous traînâmes les corps à l'intérieur du crématoire où nous dûmes les ranger comme des stères de bois. Avant le coucher du soleil, tous étaient dans la salle du petit crématoire d'Auschwitz I, prêts à l'incinération. Nous eûmes ensuite à transporter les vêtements que je reconnus sans peine, et le préposé au Waschraum me fit présent d'une ceinture qui me rendit plus tard de grands services. Je me sentais en quelque sorte devenu membre du "Sonderkommando". On sait ce que cela signifie (*)

La mort organisée

Le surlendemain je fus de nouveau appelé à descendre, cette fois-ci dans le cabinet médical. Là se tenait un gradé S.S. (Je sus par la suite qu'il s'appelait Klehr) occupé à examiner je ne sais quoi au microscope. Un autre S.S. tenait dans la main une seringue de 20 cm³, je crois, et sur la table se trouvait un flacon. Au milieu du cabinet se trouvait un tabouret. Un camarade plus ancien dans le service me dit ce que je devais faire. On amena un malade nu et on lui dit de s'asseoir sur le tabouret. Je devais me placer derriè-



(*) Le Sonderkommando (appelé souvent Kommando de la mort) était un kommando séparé des autres détenus et soumis directement au Bureau politique. Il desservait les quatre "krématoriums" et était constitué en 1944 de 900 déportés (deux Sonders avaient déjà été exterminés). Sur ces 900 déportés, témoins gênants qui ne devaient pas rester en vie, 200 furent gazés le 7 septembre 1944, 500 fusillés le 7 octobre 1944 lors d'une révolte, seuls quelques hommes ont survécu à ce massacre. (N.D.L.R.)

re son dos et lui relever les bras de façon à lui maintenir les avant-bras croisés devant les yeux. Le S.S. remplit la seringue de phénol, enfonça l'aiguille dans le thorax au niveau du cœur, aspira pour s'assurer que le sang venait ce qui prouvait qu'elle était bien dans le cœur et injecta le contenu de la seringue. Le malade fit entendre un râle et s'affaissa. Je devais l'empêcher de tomber, le saisir par le thorax et le soulever ; le camarade le prenait sous les cuisses et nous courûmes le porter dans le Waschraum où nous devions le laisser tomber de haut sur le carrelage.

La même opération se répéta 25 ou 30 fois. Les malades, pour la plupart, demandaient ce qu'on allait leur faire. La réponse était toujours la même, joviale, faite par le camarade :

– Un vaccin.

– Très bien !

Ils mouraient rassurés.

C'est alors que je compris l'expression d'hilarité sur les bonnes faces des Russes : pendant qu'on se disposait à leur injecter le "vaccin", ils riaient en disant qu'ils en avaient vu d'autres et qu'un vaccin de plus ou de moins, ça ne comptait pas !...

Dépositaire d'un terrible secret, je livre ces faits sans aucun commentaire.

Transfert à Birkenau

Le 2 juin 1943, au matin, un Stubendienst vint nous dire que plusieurs médecins seraient désignés pour être transférés au camp tsigane. La nouvelle d'un transfert n'est jamais réjouissante au camp de concentration. Le chef de Block vint peu après pour nous dire que c'était décidé et donna la liste au Schreiber (secrétaire). Celui-ci appela les numéros et le mien était sur la liste. Nous disons adieu à quelques camarades et nous descendons dans la cour où nous trouvons plusieurs dizaines de détenus venus d'autres Blocks, parmi eux le docteur M.S. que je connaissais depuis un mois environ. Un secrétaire vint faire l'appel et nous nous mîmes en rang par cinq. Notre groupe se composait de médecins et de Pflegers non-médecins. Quelques S.S. vinrent former l'escorte, sous le commandement d'un gradé que nous connaissions. C'était un homme débonnaire parlant l'allemand et le polonais, plaisantant volontiers. Je ne l'ai jamais vu frapper ni même se mettre en colère. Il avait un nom à consonance polonaise que je regrette d'avoir oublié. La route que nous suivions pour nous rendre à Birkenau était celle que j'avais parcourue en sens inverse en décembre 1942, lorsque je fus transféré de Birkenau à Auschwitz. Je pus de nouveau voir se profiler à l'horizon la ville d'Oswiecim, silhouette triangulaire dont le clocher formait la pointe. Mais quel changement ! Après avoir traversé des chantiers, nous longions des groupes de baraques entourés de leurs enceintes de barbelés électrifiés, mais le nombre des bâtisses avait augmenté. C'étaient les camps C.D.E. etc. J'avais connu l'ébauche de ces camps en 1942, mais à cette époque, ils étaient déserts. A présent, l'animation qui y régnait dépassait celle d'Auschwitz.

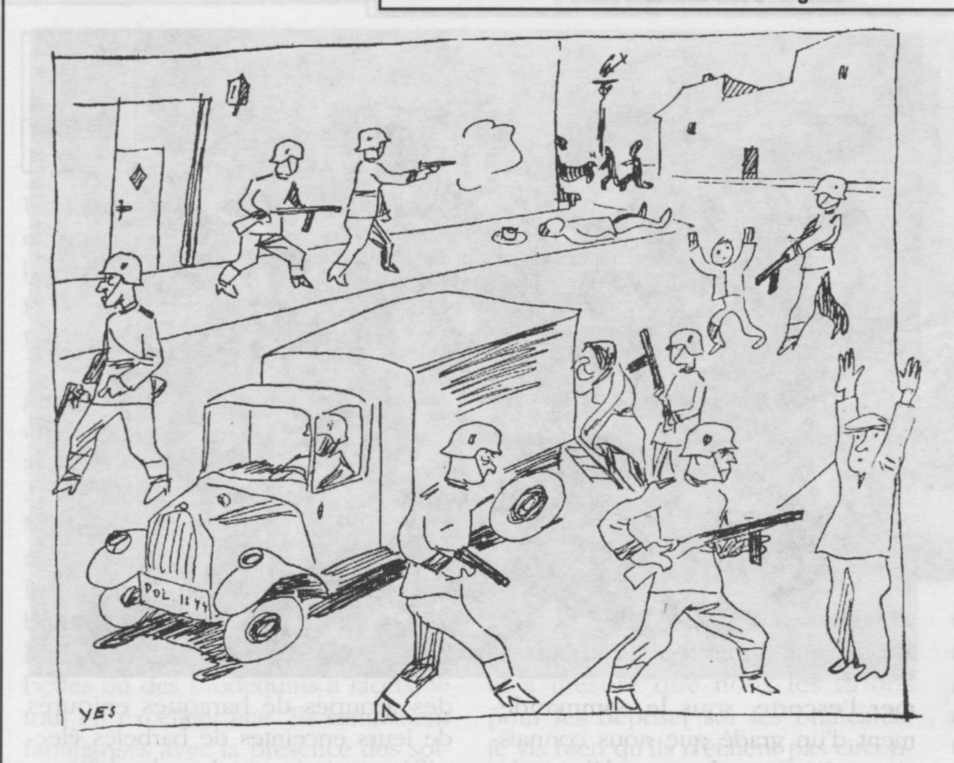




A mesure que nous avancions, une rumeur composée de voix mêlées à des sons d'instruments, se faisait de plus en plus perceptible. Tout à coup, le chef de l'escorte nous dit : "Voilà. vous l'apercevez maintenant". En effet, nous voyions une foule multicolore où on distinguait nettement des hommes, des femmes et des enfants et nous entendions chanter des chœurs où dominaient des voix de femmes. Nous restâmes interdits. Tout était étrange, à commencer par notre marche. Tout le temps qu'avait duré celle-ci, nous n'avions pas été une seule fois encouragés par des coups ou exhortés par les invectives familières.

L'escorte S.S. nous dit : "Halt !" et nous nous immobilisâmes devant le corps de garde des S.S.. Le gradé annonça le nombre de détenus transféré au Zigeunerlager (Camp des Tsiganes) et nous entrâmes. Spectacle incroyable : était-ce un rêve ou une farce ? Les habitants s'approchaient sans crainte, les enfants accouraient librement nous parler. A notre question :

– Que signifie ce cortège de femmes chantant en chœur ?



Nous reçûmes la réponse ahurissante que ce cortège revenait de l'épouillage (Entlaüsüng). Ainsi cette opération pénible et redoutée dans tous les camps, revêtait au camp tsigane la forme d'une fête.

On nous conduisit devant un Block où un médecin polonais, le médecin en chef du Krankenbau (ensemble des Blocks infirmerie) nous parla correctement et nous répartit dans les divers Blocks. Je fus affecté au Block 32, le dernier à droite avant la Sauna. J'y retrouvais avec plaisir les médecins polonais Ko.et Sn. On sait que les Blocks de Birkenau (appelés aussi Stall-Baracke), à l'exception du camp des femmes, sont tous identiques. Une porte d'entrée à chaque bout, la double cheminée d'une extrémité à l'autre et de part et d'autre de cette cheminée horizontale les châlits à trois étages avec les paillasses et les couvertures comme à Auschwitz. La plupart des malades étaient nus.

12 000 Tsiganes morts de maladie

En 1943, l'épidémie du typhus exanthématique faisait des ravages parmi la population tsigane et notre Block était bondé de malades. Plusieurs médecins ainsi que beaucoup d'infirmiers en furent atteints, quelques-uns mortellement. Deux médecins juifs moururent en juin et je perdis un excellent ami allemand "aryen". Ainsi un châlit qui devait théoriquement recevoir 12 malades (4x3), en recevait 18, 20 et même 24. La morgue était pleine tous les jours. On demandera pourquoi les infirmeries du camp tsigane étaient si encombrées alors que les Blocks d'Auschwitz étaient relativement confortables. La réponse était simple : les S.S. veillaient à ce confort relatif des malades non-tsiganes et le camion transportant les malades juifs à la chambre à gaz passait fréquemment. Ainsi le surpeuplement était évité. Par contre, les Tsiganes devaient mourir de mort naturelle (maladie sans soins appropriés ; gale surinfectée ; maladies de carence). Ils étaient et se savaient garantis contre la mort par le gaz.

Les malades tsiganes étaient calmes, patients, confiants. Ils parlaient entre eux leur langue maternelle courante, c'est-à-dire l'allemand, le tchèque le slovaque etc, qu'ils émaillaient de mots tsiganes. Comme ils étaient serrés dans leurs lits, les moins malades prenaient plus de place en repoussant parfois les plus faibles. De plus, et cela arrivait souvent, ceux qui pouvaient manger n'étaient pas pressés de déclarer les morts parmi eux, car ils s'emparaient de leur ration de nourriture. Ils refoulaient le mort vers ceux qui ne pouvaient pas se défendre. Voici une conversation entendue à l'étage inférieur d'une de ces sombres couches communes :

– Gertl, appelle donc quelqu'un qu'on enlève ce mort qui est couché sur moi. Tu ne vois pas qu'il pue déjà ?

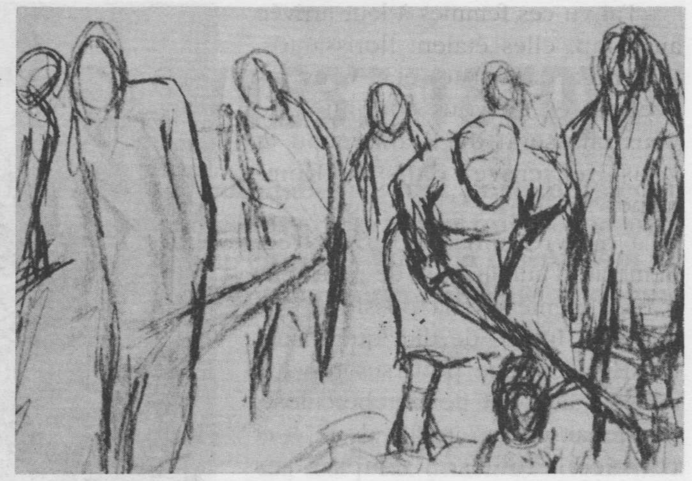
– Tais-toi, misérable tsigane, c'est toi qui pue.

– Comment, tu me dis misérable tsigane, mais tu es toi-même tzigane.









– Ta g... Tu sais que je n'ai même pas vingt pour cent de sang tsigane alors que toi...

Après la distribution de la nourriture, on déclarait le mort et les "mangeurs" se partageaient sa portion. J'ai entendu maintes fois des disputes en langue allemande où les antagonistes se jetaient à la face le "taux" de sang tsigane. Ainsi l'hitlérisme était parvenu à inculquer à beaucoup de ces braves gens un sentiment d'indignité et la honte de leurs ancêtres.

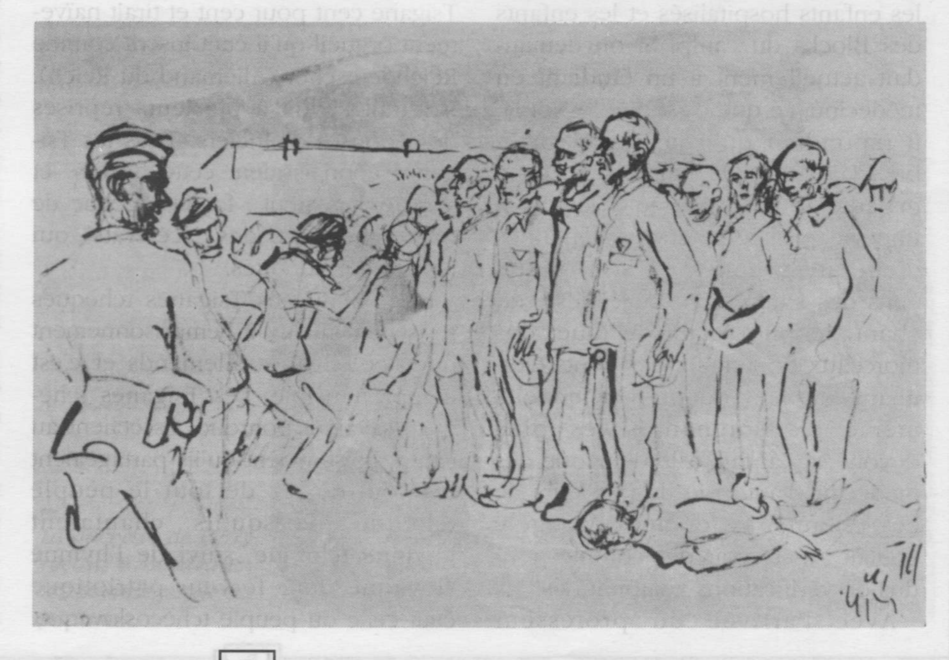
A la fin de l'été 1943, le typhus exanthématique était en décroissance, après avoir fauché plusieurs milliers de Tsiganes. Notre Block changea d'occupants : de service d'hommes, il devint service de femmes. Les femmes que nous avions en traitement étant des "internées privilégiées" ne pouvaient être atteintes que de maladies "privilégiée" : diarrhée, œdème de carence, gale surinfectée, septicémie, tuberculose. Aucun traumatisme. Elles étaient nues dans leur lit. La pudeur féminine ne meurt qu'avec la femme. Ces femmes tsiganes malades, nues, semblaient l'avoir perdue. Ce n'était qu'apparence. En réalité, lorsque la déchéance physique atteint un certain niveau, la souffrance de la pudeur offensée se fond dans la souffrance globale et cesse d'être perçue isolément. Quelques unes avaient encore une guenille de chemise et plusieurs même des souliers.

Les médecins tenaient rigoureusement les dossiers des malades et disposaient des médicaments habituels aux camps de concentration. Pour la tenue des dossiers ils étaient aidés par des secrétaires féminines, polonaises, allemandes ou tsiganes. Personnellement, j'ai eu d'abord une dame polonaise, cultivée et parlant très bien le français. Cette dame, veuve d'une personnalité fusillée par les Allemands était au camp tsigane avec sa fille. Elle éprouvait le besoin de se confier, tout en sachant qu'elle parlait à un juif. Elle me disait son chagrin de voir sa fille "vivre sa vie". Cette fille était d'une beauté éblouissante, une beauté spécifiquement polonaise. Nous savions tous que le médecin en chef du Krankenbau, beaucoup plus âgé qu'elle, était son amant et elle en était fière.

Vers le mois d'août 1943, la dame polonaise fut transférée dans un autre Block et je reçus une secrétaire tsigane allemande qui parlait et écrivait l'allemand à la perfection. En septembre, elle fut mutée et j'eus comme secrétaire une très jeune Tsigane parlant un allemand pittoresque et archaïque – rappelant la prononciation idiche. Cette secrétaire ne savait pas écrire mais était une élève adorable.

Le docteur Mengele venait presque tous les jours au camp tsigane et chaque fois les enfants couraient au devant de lui avec des cris de joie : "Oncle Mengele ! Oncle Mengele !". Il nous questionnait avec beaucoup de simplicité, le garde-à-vous devant lui n'était pas rigide. Après l'inspection, il se rendait à la Sauna où il examinait les types de Tsiganes intéressants.

Un jour, en septembre ou octobre 1943, on annonça l'arrivée du Lagerarzt. Les préparatifs habituels pour sa réception étaient terminés et le Lagerarzt fit son entrée, mais ce n'était pas Mengele, c'était Thilo. Le docteur Thilo s'adresse à Madame L.A., notre consœur et lui demande de lui montrer ses malades. Il en inspecte plusieurs – les pauvres malades se tenaient à peine debout - et leur dit de regagner leur couche, puis l'index pointé vers la pauvre consœur il déclama d'une voix terrifiante :



– J'ai vu ces femmes à leur arrivée au camp, elles étaient florissantes. Regardez dans quel état vous les avez mises. Si vous continuez, je vous chasserai du Krankenbau et vous irez crever dans un Kommando !...

La pauvre consœur effondrée, tremblait d'humiliation, de peur. Elle n'avait même pas la possibilité de s'asseoir. Inutile de dire que Madame L.A., connue pour ses travaux sur le traitement de la tuberculose, ne prenait pas un instant de répit et consacrait tout son temps à ses pauvres malades. Thilo parti, nous nous approchâmes d'elle et le docteur S., polonais, lui dit en notre nom, pour la consoler :

– N'importe quel médecin du camp peut recevoir la même réprimande. En effet nous sommes coupables : de manque de médicaments, de la nourriture immangeable pour des malades, de manque d'hygiène, de la promiscuité.

J'ai peut-être revu Thilo une fois au camp tsigane, car il devait probablement se consacrer aux sélections.

Le début de l'automne fut beau et chaud et des rumeurs circulaient que les convois venant de France et d'ailleurs se raréfiaient. Cela faisait renaître l'espoir et encourageait le personnel soignant à intensifier les efforts pour guérir nos malades. La mortalité infantile était effroyable depuis le début du camp et une maladie que nous connaissions seulement par les livres, maladie appelée Noma gagnait tous les Blocks, les enfants hospitalisés et les enfants des Blocks du camp. Si on demandait actuellement à un étudiant en médecine, ce que c'est que le Noma, il répondrait qu'il ne sait pas. Eh bien ! à cause de l'hitlérisme, cette maladie a été rappelée à la vie, à une vie prospère, et des centaines d'enfants tsiganes en sont morts dans des souffrances indicibles, crachant des morceaux de joue, des morceaux de langue, des dents éloignant par leur odeur pestilentielle même les soignantes les plus dévouées. J'ai fait, à la demande des médecins, l'autopsie de plusieurs de ces enfants. Le docteur Mengele voulait aussi avoir des comptes-rendus de vérifications anatomiques.

Avec l'arrivée du professeur



Epstein de la Faculté de Prague, déporté, les cas de Noma devinrent de plus en plus rares et la maladie s'éteignit complètement vers la fin de l'année. Le Lagerarzt Mengele avait une grande estime pour le professeur Epstein, à qui il fournissait des sulfamides (Albucid) et des vitamines.D'autre part, les Blocks étaient moins encombrés car les pays explorés par les S.S. ne fournissaient presque plus de Tsiganes. On en "inventait" certes, à partir de détenus qui n'étaient pas tsiganes, auxquels Mengele et ses collègues en anthropologie découvraient des signes caractéristiques, mais la certitude scientifique était tout au moins ébranlée.

Il y avait dans notre Block un jeune Pfleiger nommé Erich qui racontait à tout le monde qu'il était Tsigane cent pour cent et tirait naïvement orgueil qu'il était inscrit comme Reichdeutscher (Allemand du Reich). Il aurait séduit à plusieurs reprises des épouses d'officiers. Tous les Tsiganes connaissaient cette histoire et s'en réjouissaient : façon ingénue de tirer vengeance des "scélérats" qui les avaient déportés.

En général, les Tsiganes tchèques résistaient mieux à l'emprisonnement que les Tsiganes allemands et c'est compréhensible. Les Tsiganes tchèques savaient pourquoi ils étaient au camp. Ils sentaient qu'ils partageaient les souffrances de tout le peuple tchèque. Lorsqu'ils chantaient l'hymne tchèque, suivi de l'hymne slovaque, leur ferveur patriotique était celle du peuple tchécoslovaque. A l'opposé, les Tsiganes allemands ne savaient pas pourquoi ils étaient là. Beaucoup d'entre eux avaient fait la campagne de France comme soldats allemands. C'est au camp que j'ai entendu pour la première fois la Marche de France (Au-delà de l'Escaut, au-delà de la Meuse, nous pénétrons en France...). D'autres avaient fait campagne en Russie et m'ont à plusieurs reprises chanté "das Russland Lied". Etaient-ils donc rejetés par le peuple allemand ? Inconcevable, impensable. Donc, une clique de scélérats les avait emprisonnés pour les faire mourir. Quelle clique et pourquoi ? Ce doute les minait moralement et physiquement.

Les après-midi étaient souvent tranquilles. Le travail terminé, les Tsiganes tchèques malades ou soignants nous chantaient leurs belles chansons. Ils avaient un sens inné de l'harmonie. Un jour, je passais silencieusement et seul le long de l'allée centrale du Block. Tout à coup j'entends un chant de femmes à deux voix c'était un chant tsigane : "Odoï télé". Elles me le chantèrent plusieurs fois depuis et ... je l'ai appris.

Souvent, les Blocks étaient tranquilles. Aucune trace de S.S. pas un tyranneau déporté, alors nous allions visiter nos amis. Dans les Blocks allemands, nos amies nous chantaient leur chanson de prédilection : "Faria". Moments inoubliables.

Dans ce petit univers qu'était le camp tsigane, la vie des races devenait de plus en plus intime. Les S.S. n'exerçaient aucune violence et subissaient aussi le charme de la présence féminine et de la présence des enfants. Les coups et les injures ne venaient que de quelques tyranneaux polonais et allemands déportés. Ceux-ci tenaient à honneur de ne pas perdre l'habitude. Des amitiés se nouaient et beaucoup de femmes tsiganes avaient des liaisons avec des déportés d'autres camps et même des S.S.. La notion de "Rassenschande" (souillure de la race) n'était plus que de façade pour beaucoup de S.S.

Iancu Vexler

(à suivre)

Prochain article : **La vie du camp tsigane. Leur extermination.**

Les illustrations de cet article proviennent du musée artistique d'Auschwitz.

LES JÉSUITES À NANTES (1837-1870)

Avant la Révolution, les Jésuites disposaient à Nantes d'un petit établissement, sorte de pied-à-terre pour leurs prédicateurs, mais ils avaient dirigé une école d'hydrographie qui forma officiers et capitaines au long cours à la traite des Noirs. Ils disparurent en 1762, à la dissolution de la Compagnie, rétablie par Pie VII le 9 octobre 1814. Ils préparèrent l'opinion publique au dogme de l'infaillibilité du pape proclamée en 1870.

Répondant à l'appel de Mgr de Guérines qui chargea son vicaire général Louis Courson d'au moins 200 000 F pour leur installation, le Père Laurent arriva le premier en février 1837, suivi deux mois plus tard par le supérieur le RP Varelet. A la Toussaint, ils étaient sept, logés au coin de la place Viarme et accueillaient en 1840 un nouveau supérieur, le RP Delvaux. En 1842, la communauté s'installa rue Dugommier où ils venaient d'acheter une ancienne propriété des Calvairiennes avant la Révolution.

Le 19 juin, le préfet Chapert signalait :

> "Ils ne se livrent pas à l'enseignement, mais à la prédication, leur chapelle provisoire est fréquentée par un assez grand nombre de femmes appartenant à l'opinion légitimiste... où leurs relations sont presque toutes renfermées... Un journaliste... s'escrima pour ameuter ses lecteurs contre ces nouveaux venus qui subirent les plus vives attaques et devinrent en somme les boucs émissaires de l'anticléricalisme".

Ils arrivaient à Nantes précédés d'une réputation peu flatteuse pour le rôle joué par leur confrère le RP Rozaven, Breton de Quimper, signataire du faux acte de mariage de la duchesse de Berry avec le prince italien de Luchési-Palli, qu'il data sans vergogne du 14 décembre 1831. Le vaudeville de 1832/1833 avait fait les gorges chaudes du Tout-Nantes. Marie-Caroline, après son échec pour soulever la Vendée, s'y cacha dans une mansarde avec son "chancelier", l'avocat Guibourg. Découverte avec lui dans la cachette ménagée derrière la plaque de cheminée le 7 novembre, le brick Le Capricorne la conduisait trois jours plus tard à la citadelle de Blaye où elle accouchait le 10 mai 1833 d'une fille déclarée née de l'union fictive.

Les Bretons légitimistes ne pouvaient croire à l'aventure amoureuse de la "Mère de la monarchie", et du duc de Bordeaux, "l'Enfant du Miracle" et prétendant au trône de France, elle, "l'Héroïne de la Vendée" ! Pour tenter de sauver la face, certains mentirent effrontément. Madame de Charette prétendit avoir vu Monsieur de Luchesi-Palli venu du pays batave rendre visite à son épouse follement désirée. Les chroniqueurs locaux bien-pensants signalèrent son passage à la Vilaine pour aller rendre une visite-éclair à son bel époux italien ! Le frère de l'abbé Cahour, historien diocésain affirma tardivement dans ses mémoires en 1885, lui avoir fait traverser la rivière près de Redon en 1830 (!), déguisée en religieuse ! (il avait alors 12 ans). "La chétive petite Ana, ignorée par son père adoptif (qu'on surnommait Saint Joseph) et abandonnée par sa mère à un agent d'affaires italien comme un paquet incommode et compromettant, mourut dans sa première année (Comtesse de Boigne). Elle rejoignait dans l'au-delà les fidèles et utopiques Vendéens, victimes de leur fantasque et inconséquente Duchesse. (1)

On attribuait à l'activité proverbiale et souterraine des Jésuites les difficultés gouvernementales. Ils durent, à Paris diminuer leurs effectifs. Le préfet de Nantes rapportait au Ministre de la Justice : "Ils font moins de fracas, guère de processions ou de plantations de croix (et) ne vendent pas d'amulettes" pendant que son sous-préfet d'Ancenis lui commentait "Malgré les vues sages du gouvernement, la Société des Jésuites résistera, elle vivra dans la nôtre comme un chancre, comme une plaie inguérissable". L'Abbé de Courson, leur commanditaire-délégué nantais faisait le gros dos "Je ne suis pas de ceux qui ont peur pour eux, ils ont toujours été menacés et ne sont pas de caractère à se suicider par peur d'un plus grand mal... Ils se dispersent à Paris, deux à deux, trois à trois. Je crois que ceux de Nantes ne seront pas atteints jusqu'à nouvel ordre (mais) leur tour pourra venir..."

Ils eurent vraiment peur au soulèvement de février 1848 :

> "Nobles et bourgeoisie fraternisent pour former une garde nationale imposante... tous les propriétaires ont pris leur fusil de chasse... Aujourd'hui, les églises étaient pleines comme un jour de Pâques, beaucoup de messieurs ont voulu mettre ordre dans leurs affaires avant d'aller faire le coup de fusil. Depuis trois jours, j'ai été plus occupé de confessions qu'en d'autres temps... nous avons eu minorité difficile à contenir... Les Pères couchent dans différentes demeures séculières. Quelques uns se sont mis en habit bourgeois... c'est trop



La duchesse de Berry reçoit, à Bordeaux, les hommages de ses partisans.



Monseigneur à son prie-Dieu. Caricature contre les Jésuites (1829).

obéir à la crainte, et donner un triste exemple au clergé séculier".

Six mois plus tard, le RP Bertrand confiait à son Provincial :

> "A Angers et à Tours, on m'a parlé en riant de notre panique et de nos déguisements... Quand nous donnerions un peu de sang, ce ne serait pas un mal, Mgr de Paris (Mgr Affré tué pendant l'insurrection), n'a jamais si bien fait que par sa mort". (2)

Le clergé de la région guérandaise conduisit ouvertement au scrutin ses ouailles en grande partie analphabètes, dûment chapitrées, pour éviter disaient-ils, beuveries et désordres. A Escoublac (aujourd'hui La Baule-Escoublac) le pasteur Jean Mortier voulut respecter la décision de ses paroissiens, de tradition anticonformiste. Leur curé constitutionnel, J.-B. Renaud avait été mortellement blessé dans sa cure, par les Chouans en 1794. Sous la Restauration, leur ancien seigneur Mr de Sesmaisons, retour d'émigration s'était fait concéder les terrains communaux en s'engageant à planter en pins les dunes. L'"éminent agronome" passa la main après la révolution de juillet devant l'hostilité paysanne. En 1834, il vendit son château et se retira dans un récent héritage à Flamanville (Manche). En 1830, il avait "transféré" 50 ha de sa concession à son ami Levesque négociant (négrier) maire de Nantes et à son associé Benoît. Malgré leurs requêtes devant les gouvernements successifs du 19e siècle, ils ne purent jamais récupérer leurs biens, détenus par la société immobilière des Dunes, à l'origine du développement de la station balnéaire où les spéculateurs déployèrent leurs talents.

La France : – Ils croient déjà que je suis morte ! Lithographie de Daumier dans le "Charivarie" (1871).

La figure la plus marquante de l'équipe nantaise était le Père Laurent né à Troyes en 1795, d'abord curé avant de prononcer ses vœux à la Compagnie en 1833 : "vif, brusque, impatient, impétueux, caractère inquiet et difficile, maniaque de l'ordre et de la propreté, il couchait sur une mince paillasse, s'affligeait fréquemment de rudes et fréquentes flagellations. Orateur passionné, il partait seul et assurait une retraite de plusieurs semaines." (3)

Il occupait la chaire plusieurs heures de suite, faisait des annonces, donnait des avis, récitait des prières et des actes de toutes sortes, chantant et faisant chanter son auditoire, commandant les cantiques, prêchant plus ou moins longuement, mais toujours avec véhémence. En décembre 1838, donnant une mission à Saint-Michel-Chef-Chef, il enthousiasma les paroissiens et ceux des paroisses voisines venus l'écouter :

> "Ses serments sur le Jugement (dernier), l'enfer et la communion sacrilège ont été d'une force épouvantable. La terreur était peinte sur tous les visages, les hommes pleuraient comme les femmes, tous étaient consternés et abattus. On le vénère comme un saint. L'impression qu'il a faite durera longtemps, les consciences ont été bien plus remuées qu'à Chauvé et à Saint-Père-en-Retz, cette retraite a donné à son ministère un caractère de vénération et d'autorité qui lui assure la conquête de la côte depuis Paimbœuf jusqu'à Pornic". (4)

Cette région côtière fut administrée en majorité par des prêtres assermentés sous la Révolution, et au retour des Bourbons fournit des équipages à la baleine et à la traite interdite. Les sous-préfectures d'Ancenis et de Châteaubriant, chefs-lieux de districts sous la Révolution, restés à tendance républicaine, le refusèrent formellement pour les prêches de carême.

Nos paysans adoraient les missions, occasion de sortir du triste univers quotidien et de se laisser aller à une frayeur sans conséquence. Des effets théâtraux dramatiques et outranciers, ils en avaient vu d'autres avec le Père Maunoir, prédicateur breton bretonnant exhibant pour les instruire, sa série d'horribles tableaux peints maladroitement à la manière du peintre flamand Jérôme Bosh (décédé en 1516) puis les Monfortains, de la maison-mère de Monfort-sur-Sèvre en Vendée, spécialistes de l'apocalypse, de ses cava-

liers et de l'Anté-christ. Ils n'impressionnaient pas le clergé local : le curé de Piriac dont quatre paroissiens s'étaient noyés en allant à celle de Pénestin en 1779 :

"Ce sont les victimes infortunées de la dévotion très mal entendue. Cette triste catastrophe leur est arrivée pour avoir déserté leur paroisse le Saint jour de Pâques, pour courir à l'envi la mission de Pénestin... Ces pieux Mulotins (autre nom des Monfortains) ces laborieux évangélistes qui meurent de faim à Saint-Laurent-sur-Sèvre dévastent nos paroisses ; ils tonnent, remuent, ils effrayent par leurs machines spirituelles, ils tournent les têtes. Convertissent-ils ? Nous savons sur cela à quoi nous en tenir" (5).

L'abbé Orain (1728/1829) curé de Derval était du même avis :

"Ces prêtres errants ne connaissent ni les cœurs, ni les habitudes du peuple devant lequel ils parlent. Ils ne font que l'agiter par leur zèle outré et inconsidéré sans utilité pour la religion. L'ordre public en souffre." (6)

Les Jésuites se penchaient aussi (avec condescendance) sur les défavorisés de la grande ville : prisonniers, malades hospitalisés, apprentis, ouvriers bretons bretonnants, qui heureusement, comme les sourds-muets, perdaient le meilleur du discours ! Le RP Lalonde s'y complaisait et murmurait à qui voulait l'entendre :

"Ô le peuple, le peuple, quel bien on pourrait lui faire faire si on lui parlait avec le langage du cœur !"

Il n'en prenait guère le chemin en le terrorisant comme son confrère par l'évocation particulièrement réaliste de l'agonie :

"Enfin la mort est là, c'est fini, tout est désespéré !... votre tête épuisée se penche sur votre poitrine... Que vois-je ? vos cheveux que la sueur a rendus humides, vos tempes pâlies, vos yeux enfoncés et hagards, vos chairs abattues et comme collées aux os,... les lèvres sont crispées et les dents noircies, la langue séchée, le teint livide, tout le corps se glace peu à peu... encore quelques efforts et vous n'êtes plus... Quelques heures après, il faut déjà brûler des parfums. Alors vous serez mis dans un drap, entre cinq planches (la fausse chasse des indigents qui resservait perpétuellement), porté ici dans le sanctuaire. Il me semble voir votre ange gardien ! Les flambeaux lui rappellent ceux du baptême... qu'as-tu fait, malheureux ? Ce confessionnal qui a sauvé tant d'âmes n'a pu te sauver ! cet autel où le sang d'un Dieu a coulé pour toi... ce sang, tu l'as foulé à tes pieds". (7)

Infatigable, le RP Laurent créait en 1850, l'Association de Notre Dame de Bonne Garde "Véritable Tiers-Ordre au service des classes possédantes" (8) afin de protéger l'innocence des filles domestiques... que tant de dangers environnent au milieu d'une grande ville ; leur enseigner le détail important et minutieux de leurs obligations et surtout de sanctifier leurs peines et leurs travaux en imitant la vie pauvre et laborieuse du Sauveur de sa Sainte Mère" (9), proposée aux filles placées, encadrées par des dames de la bourgeoisie et pseudo-aristocratie nantaise, qui montre l'attitude des vieilles familles dans leurs relations avec leur domesticité :



Les oiseaux caractérisés. Caricature anonyme.

"(Elles devront) Etre célibataires, ne pas avoir d'oppositions de maîtres ou de parents pour leur admission, jouir d'une réputation intacte de probité et de bonnes mœurs, remplir habituellement tous les devoirs de la piété chrétienne appliquant le principe de Saint Paul dans sa Lettre aux Ephésiens, "Serviteurs obéissez à ceux qui sont vos maîtres". Elles serviront, non à proportion de leurs gages ou salaires qu'elles reçoivent, mais par amour pour Jésus-Christ.

Elles se feront un bonheur de rester longtemps dans la même maison, ne seront pas trop exigeantes sur le prix des gages et autres conditions s'ils sont raisonnables, elles s'en contenteront, préférant vivre en paix avec de bons maîtres et un gain modéré, plutôt que des gains plus considérables aux dépens de la paix, et souvent de la sûreté pour leur salut... Elles ne prendront ni café, ni chocolat, ni liqueurs qu'avec leur consentement et seront attentives à ce que rien ne se perde ou ne se gâte par leur faute. Elles ne contesteront point avec leurs maîtres et maîtresses, ne murmureront point, sans montrer de mécontentement lorsqu'on leur fera un commandement ou qu'on leur donnera quelqu'avis... surtout veilleront à ne rien dire de désavantageux contre leurs maîtres... mais seront invitées à garder leurs habits régionaux témoignant en ville de la pureté des mœurs campagnardes."

L'Association connut un tel essor (l'assouplissement du règlement permettait de ratisser plus large), de 500 en 1860, le nombre d'adhérentes atteignait 1700 en 1885. (10)

Afin de meubler leurs maigres loisirs et d'éviter la tentation d'évasion par la littérature de colportage, proposant avec les almanachs *le Juif Errant* d'Eugène Sue, succès de l'époque, le RP Relos entouré d'employeuses-dames de la Bonne société, réorganisa en 1849, l'Œuvre des Bons livres, domaine de l'Abbé Cahour, conseiller diocésain en la matière. Il tolérait en 1843 "les ouvrages napoléoniens en histoire et en politique", le nouveau mentor envisagea timidement l'acquisition d'ouvrages profanes n'offensant ni la foi, ni les bonnes mœurs, pour élargir le fonds constitué des incontournables *Imitation de Jésus-Christ, Oraisons funèbres* de Bossuet, *Vie de la bien-heureuse Françoise d'Amboise* et *le Consolateur* de Louis de Blois "qui rendit l'espérance de se sauver à une personne, et à une autre le remède à la démence sous le poids d'une grande affliction".


Le retour des Jésuites.



L'enseignement des Jésuites.

Le nombre de prêts, autour de 5 000 en 1850, dépassa 115 000 en 1870, non compris ceux des 42 succursales réparties dans le diocèse. L'aéropage mondain de la direction trouvait "utile dans les villes de former deux bibliothèques, une pour les classes supérieures, l'autre pour le peuple. Lorsqu'on (ne) peut en avoir qu'une, il faudra l'ouvrir le Dimanche et un jour de la semaine une heure au moins, car les personnes de la classe supérieure n'iraient point volontiers emprunter les livres... avec les gens du peuple". (11)

Dirigée par Emile Péhant, la bibliothèque municipale, dépositaire de celles des couvents et maisons religieuses nationalisés à la Révolution, occupait un grenier aménagé, aux fenêtres disjointes, difficilement accessible au commun des lecteurs. Son préposé s'efforçait à compléter ses rayons d'ouvrages anticonformistes comme ceux de Voltaire ou de la romancière à la mode Georges Sand. Fielleusement, le Phare de la Loire imprimait le 9 janvier 1857 :

> "Il y a, dans la préférence donnée aux amulettes imprimées, un hommage rendu à l'intelligence, bien que la bibliothèque des bons livres en doive contenir plus d'un, mauvais littérairement".

Il ne faut pas confondre le RP Laurent avec l'Abbé Laurent, natif d'Herbignac, fondateur en 1850 de la Congrégation des Sœurs de la Sainte Famille de Grillaud, vouées au secours des plus pauvres et des orphelins dont le premier fut "un petit Breton en guenilles". Elles arrivèrent en 1873 à Saint-Nazaire, rue du Croisic, puis Boulevard de l'Océan en 1879, le bon abbé résidant dans le moulin de la pointe de Villès-Martin. Son établissement de la pinède bauloise pour les ouvriers malades et les enfants abandonnés lui fut retiré par l'évêché au profit d'une maison de repos pour prêtres. Aux bourgeoises nantaises qui lui reprochaient le recrutement de ses religieuses dans le modeste milieu rural, les privant de domestiques, il répliqua :

> "Dans ce monde et dans la Religion, on trouve de grandes dévotes qui sont de tristes chrétiennes". (12)

Ces bourgeoises nanties avaient fait venir de Bordeaux en 1838, les Sœurs de la Sainte Famille de l'Espérance, destinées à venir en aide à la classe aisée :

> "Dans la maladie, le riche a besoin de secours comme le pauvre, cette assistance lui manque quelquefois à cause du petit nombre de personnes qui s'y emploient".

Elles n'étaient pas en odeur de sainteté chez les anticléricaux :

> "Les Sœurs de l'Espérance se consacrent aux malades... dans l'espérance de profiter de leurs derniers moments pour détourner au profit du parti-prêtre tout ou partie de succession... Bordeaux est le quartier-général de ces brebis du Bon Dieu. (13) Installées passage Louis Lévesque."

Le 31 janvier 1849 décédait l'évêque Mgr de Hercé "thaumaturge et polyglotte". En 1836, coadjuteur de Mgr de Guérines, visitant l'humble paroisse de Luzanger, il y découvrit un curé passionné d'astronomie :

> "Comment conserver en place celui qui se perd à considérer les astres et ne plus croire à Celui dont les mains les jetèrent dans l'espace".

L'Eglise préférait que son champs fut labouré par des ânes, plutôt que de rester en friche. "Il n'est pas étonnant qu'on lui attribua des guérisons miraculeuses. On prit l'habitude de lui amener sur la route des malades pour qu'il leur imposât les mains, des estropiés le suppliaient de toucher leurs plaies. Il tomba dans l'admiration d'une pareille foi, mais aussi dans une grande confusion de lui-même". (14)

Chassé de ses états par la révolution et réfugié à Gaëte Pie IX proclamait le 8 décembre 49 son encyclique *Nostris et Nobiscum* contre le Socialisme. A la Chambre, le député Proudhon (la propriété c'est le vol) s'accrochait avec son collègue affairiste Thiers. L'épidémie de choléra, après Paris et Nantes, atteignait Saint Nazaire. Le 2 février 1850, pour son premier mandement de carême, le nouvel évêque Mgr Jacquemet "Libéral autoritaire et gallican modéré" rassurait les possédants :

> "Nous réprouvons avec indignation cette doctrine impie qui enseigne aux pauvres qu'ils ont le droit de porter une main criminelle sur votre héritage ou sur le fruit de vos travaux... Nous ne voulons promulguer ici que ce principe chrétien qui oblige seulement le riche à donner son surplus, nous ne traçons pas d'autre règle". (15)

Le 15 mars, la loi du comte de Falloux plaçait l'Enseignement sous le contrôle de l'Eglise et dispensait les congrégationniste du brevet exigé des laïques. Le National, journal bourgeois et républicain déclarait nettement : "L'éducation de la jeunesse française est laissée en proie aux Jésuites".

Le 31 mars, la loi de restriction du suffrage universel faisait chuter le corps électoral de 9 600 000 à 6 800 000, près d'un tiers de la population laborieuse en était écartée. L'armée expéditionnaire du Prince-président Louis-Napoléon Bonaparte remettait le Pape sur son trône. Le capitaine Espivent de la Villeboisnet, descendant de négriers Nantais lui remit la clef de Rome. En 1871, décoré de l'ordre de Saint Grégoire (et de la Légion d'Honneur), devenu général il s'illustra dans la répression de la Commune de Marseille.

Isaac Singer inventait la machine à coudre, dans les campagnes de l'ouest, l'arraire cédait place à la charrue Dombasle. L'épidémie de typhoïde décimait le Grand séminaire, on comptait 56 décès, un quart des séminaristes abandonnaient la prêtrise.

Maurice Perrais

(1) La Duchesse de Berry - André Castelot, Librairie Académique Perrin, Paris 1963.
(2) La Compagnie de Jésus à Nantes - 1663/1762, S. Canal.
(3) Le RP Augustin Laurent de la Compagnie de Jésus, son apostolat à Nantes - Poupart, Paris 1888.
(4) Archives diocésaines.
(5) Archives paroissiales de Piriac (44).
(6) Vie de Monsieur Orain - Abbé Cahour Nantes 1896.
(7) Un apôtre des enfants et des ouvriers, le RP Lalonde de la Compagnie de Jésus - RP Charruaud Nantes 1884.
(8) Le Diocèse de Nantes sous le Second Empire - Launay p. 632, Nantes 1982.
(9) Règlement de l'association de Notre Dame de Bonne Garde établie à Nantes le 7 mai 1850 - Nantes 1843.
(10) Le diocèse de Nantes sous la monarchie censitaire 1818/1848 - Faugeras Nantes 1964.
(11) Association de Notre Dame des Bons Livres - Archives diocésaines 175 sans date.
(12) Le bon père Laurent de la Sainte Famille de Grillaud - Abbé Bachelier, Nantes 1925.
(13) Le National de l'Ouest du 17/10/1839.
(14) Vie de Monseigneur de Herce - Abbé Maupoint, Paris-Rennes 1866.
(15) Archives diocésaines.

MONTÉHUS, LA LUTTE EN CHANTANT

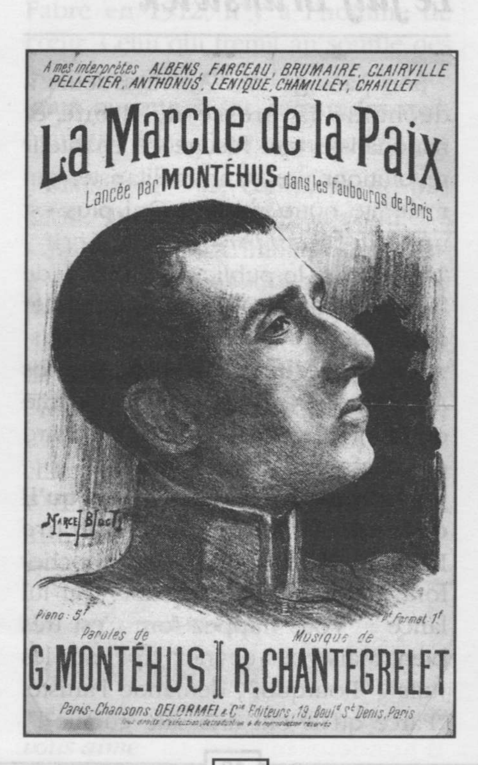
De son vrai nom Mardochée Brunswick, Gaston Montéhus est né à Paris le 9 juillet 1872. Son père, qui tenait une petite fabrique de cuir factice – ou aurait été cordonnier, nul ne le sait avec précision – participa aux combats de la Commune de Paris, sans doute proche du russe Jaroslaw Dombrowski, considéré comme le meilleur général de la Commune. Mais cette participation, rapporte Pierre Bonet dans la biographie de Montéhus publiée en 1983 dans le Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier "ne peut être prouvée" (1). Poursuivant sa présentation de l'artiste et du militant, Pierre Bonet écrit : "Le chansonnier, dans ses notes manuscrites, situe ses débuts en 1887, au cours d'une cérémonie en l'honneur de la Commune, en présence d'Allemane, Louise Michel et Jean-Baptiste Clément. Le fait semble improbable".

Il semble donc, sur la biographie de Montéhus, que la prudence doive être de mise, entre les affirmations des uns et des autres, les écrits et confidences de Montéhus lui-même, les témoignages et souvenirs qu'on peut lire dans certains discours et/ou dans la presse. Tous en tout cas font de notre homme quelqu'un qui soulevait l'enthousiasme des foules, des parterres des cabarets, qui n'hésitait pas à affronter physiquement ses adversaires.

Montéhus est aussi l'homme qui écrivit des dizaines de pièces et près de 3000 chansons dont deux, au moins, sont passées dans la postérité : gloire au 17e et le chant des jeunes gardes , plus connu sous le titre de la jeune garde.

Sa vie n'est qu'une suite d'engagements, de luttes, de procès. Il est parfois difficile de faire la part de la légende et de la réalité des faits mais Montéhus a si fortement marqué ses contemporains, ses amis qu'il n'est sans doute pas le seul responsable du flou – artistique – qui entoure certains épisodes de sa vie. Il ne s'agit pas d'une volonté délibérée de travestir les faits, simplement de les enjoliver. Alors, laissons-nous emporter par cette vie hors du commun, en essayant de serrer au plus près la "vérité".

Dès sa jeunesse, écrit Jean Piat, "l'enfant rêve des planches. Il fréquente les sociétés de chant où les gosses comme lui s'exercent. Il y fait la connaissance du jeune Ménard, qui sera célèbre plus tard sous le nom de Dranem" (2). Faute d'argent pour pouvoir acheter des bâtons de maquillage, ces gamins grattent les murs de brique et de plâtre, pour obtenir du rouge et du blanc ! **Dès l'âge de quinze ans, il débute sur les tréteaux de Belleville et de Montparnasse.** On l'appelle alors "le petit Paulus". Très vite, il adopte le pseudonyme de Montéhus, sans qu'on sache pourquoi. Son répertoire, immédiatement, est d'ordre social, et il chante sur scène les victoires et les espérances de ses frères ouvriers.



Toujours à l'âge de quinze ans, il s'engage en politique, et selon les souvenirs de Jean Texcier (3), rejoint le mouvement socialiste, dans sa mouvance proche des idées défendues par Jean Allemane.

Après avoir vécu et chanté deux ans à Lyon, en 1893 et 1894, il effectue son service militaire à Toul, au 153ème de ligne, sous le matricule 52-41. Le conscrit est immédiatement repéré, car il traîne déjà derrière lui une réputation d'anarchiste et de mauvaise tête. On se méfie de lui : dans un rapport rédigé par ses supérieurs, on peut en effet lire cette phrase... "Défense de faire prendre la garde à la poudrière au matricule 52-41". Faire sauter la poudrière lui importe apparemment peu, et il semble n'avoir qu'un objectif, être tambour, ce qu'il réussit à devenir.

Pour autant, il ne dédaigne pas de faire "le mur", ce qui lui vaut de séjourner régulièrement en prison, et de faire quelques mois de "rabiot"...

Il est révolté par les mille et une mesquineries de ce milieu, et son passage à l'armée lui inspire quelques chansons souvent antimilitaristes : LE DÉPART DE LA CLASSE, LE PRET AU SOLDAT, JEAN LE DÉSERTEUR, T'AS TORT D'AVOIR RAISON. Rendu à la vie civile en 1896, il reste quelques temps à Toul, où il chante de nouveau, et crée le genre "soldat réaliste". Donnons de nouveau la parole à Jean Texcier : "Képi cassé, capote à peine boutonnée, pantalon garance et, pour la note 'réaliste', un foulard rouge autour du cou. Il chante, d'une voix mordante, avec son masque pâle et creusé", qui en impressionne plus d'un.

Il quitte bientôt Toul, et s'installe à Chalons-sur-Marne où il ouvre un cabaret. Devant le scandale, un nouveau départ s'impose au bout d'un an. C'est dans cette ville qu'il a goûté pour la première fois – et pour la dernière, semble-t-il – à la vie politique active, en se présentant aux élections législatives de mars 1898 comme "Républicain indépendant" contre le député sortant et futur président du Conseil, Léon Bourgeois. Bien évidemment, il est battu. Court séjour au Havre, puis retour à Paris, vers 1901, où le succès est rapide. **Auprès du public de Belleville et de Ménilmontant, il acquiert une stature d'idole.** Le voici bientôt au Petit Casino, puis aux Ambassadeurs, en pleins Champs-Elysées, donc bien loin de ses quartiers populaires de prédilection. L'homme et ses chansons font scandale auprès de la bourgeoisie, mais le petit peuple l'acclame. Pour sa première soirée aux Ambassadeurs, une grande partie de la salle est occupée par des élèves de Saint-Cyr et de Polytechnique en grande tenue. Laisseront-ils le chansonnier s'exprimer ? Montéhus enfile sa vieille capote, met son képi et son foulard rouge, entre en scène et lance : "Collégiens, vous êtes venus m'empêcher de chanter. Je chanterai quand même. Quand vous aurez comme moi quatre ans de service et six mois de tôle, alors vous pourrez causer ! En attendant, écoutez-moi". Il réussit, dans un silence total, à chanter tout son répertoire . Mais ses adversaires ne baissent jamais les bras. Lui non plus... Un soir, il passe devant chez Maxim's. Il est reconnu. On le siffle, on le hue. Conservant son calme, il entre dans ce haut lieu de la bourgeoisie, s'installe à la terrasse, sort un revolver de sa poche, le met bien en évidence, puis lance : "Garçon, un bock". Il boit calmement sa bière, puis se lève et quitte l'établissement. L'homme a du courage.



Le juif Brunswick

Son passage aux Ambassadeurs a déchaîné la presse de droite et nationaliste, qui fustige ce chanteur révolutionnaire et antimilitariste, qui maltraite notre armée ! Qui plus est un juif ! *La Libre Parole* écrit : "Avant-hier, le public a été obligé de faire sa police lui-même et de siffler et de huer un juif du nom de Brunswick qui éructe, au concert des Ambassadeurs, sous le pseudonyme de Montéhus, des infamies à l'égard des chefs de l'armée française".

L'homme a aussi des idées, qu'il défend. Ainsi, en pleine affaire Dreyfus, il rencontre Henri Rochefort, antidreyfusard de choc, qui lui lance : "Vous frappez fort; c'est très bien. Mais vous devriez taper sur les Juifs". "Pourquoi", demande l'artiste. "Parce qu'ils ont une sale gueule !". "Est-ce que j'ai une sale gueule" interroge Montéhus, qui continue : "Je m'appelle Brunswick Mardochée". Dès le lendemain, l'artiste est violemment pris à partie par la presse antisémite et nationaliste.

Il poursuit sa carrière et ouvre en 1904 (ou en 1905) à Paris boulevard Saint-Martin son premier cabaret, "La tôle de Montéhus" (Selon Gilles Breuil, dans *L'Aurore* du 2 janvier 1953, ce cabaret se serait appelé "La Tante") très rapidement fermé par la préfecture de police. L'année suivante, il ouvre boulevard de Strasbourg "Le Pilori", vite fermé lui aussi, cette fois sur ordre du ministre de l'Intérieur de l'époque, Georges Clemenceau. Il est vrai que Montéhus, par provocation, lisait sur scène certains passages de *La Mêlée sociale,* livre écrit quelques années plus tôt par le même Clemenceau, désormais bien assagi...

Troubles à Paris, quand il se produit sur scène; troubles aussi en province ou à l'étranger. Marcel Roels, qui l'a rencontré après la seconde guerre mondiale pour préparer sa brochure *Nos anciens, Ils creusèrent le sillon,* rappelle à ce propos : "Il veut voyager. Nouveaux incidents à Tours, en 1902 ; expulsions de Genève et de Belgique; refus de visa pour l'Italie. Bref, partout le même ostracisme, la même peur : la bourgeoisie redoute ce barde aux rudes vérités qui soulève les foules ouvrières" (4).

Souvent, aussi, il est traîné en justice. Pour ne citer qu'un exemple, **Casimir Cépède** rappellera à ses obsèques, en janvier 1953 : "En 1905, tu fus attaqué par les nationalistes de la prébende et tu risquas, avec tout ton courage civique socialiste, les dangers judiciaires de la Cour d'Assises. Tu donnais là, à notre grand Jaurès, l'occasion magnifique d'une éloquente intervention : 'Ne le condamnez pas puisque, déjà, l'accusation l'a immortalisé !' Qu'était alors ton crime ? Avoir lutté pour nos libertés ! Était-ce vraiment un crime contre la société qui les avait subtilisées que d'en réclamer le retour ? Au procès – ton procès – Albert Wilment (5) n'eut pas de peine pour enlever ton acquittement de haute et éloquente défense. Il créait ainsi, grâce à toi et

à ton perpétuel sacrifice, une fort intéressante jurisprudence !" (6)

Autre procès semble-t-il, qui plus est à une date inconnue, pour... incitation à l'avortement. Il est vrai qu'il a composé en 1905 une chanson intitulée LA GREVE DES MERES, prêchant à la fois la lutte contre la guerre et la restriction volontaire de la procréation :

Refuse de peupler la terre
Arrête ta fécondité
Déclare la grève des mères,
Aux bourreaux, crie ta volonté,
Défends ta chair, défends ton sang
A bas la guerre et les tyrans.

Il est en tout cas établi que cette chanson sera rejetée par la censure en 1905. "Mais, écrit Robert Brécy, l'année suivante la commission de censure fut supprimée et la chanson put commencer sa carrière" (7). **Cette question de l'avortement semble lui tenir à cœur**, puisque le 3 mars 1928, il fera une conférence devant la Loge 562 Eleusis sur le thème : "L'avortement est-il un crime ?" (8). A côté de ses multiples activités, **il est en effet membre du Grand Orient de France depuis mars 1902,** après avoir été initié à la Loge "L'Union de Belleville". En 1931, il s'affiliera à "L'Étoile de la Vallée" (Eaubonne). Si l'on en croit Daniel Ligou, il fut également membre des Loges "Eleusis n°562" et "La Semence", cette fois à la Grande Loge de France. Après les années sombres de la guerre, il réintégrera le Grand Orient de France. Dans nombre de ses textes, il fera plus ou moins explicitement référence à son engagement maçonnique. Ainsi dans LA SEMEUSE :

Je sèm' dans les sillons de notre humanité,

Je sèm' la bonne grain' de la Fraternité.

Plus direct, après la seconde guerre mondiale, avec ce texte :

"La maçonnerie est une citadelle,
Où l'on défend sans peur la vérité
Où chaque frère est une sentinelle,
Pour protéger nos droits, nos libertés".

Militant socialiste

Sans doute est-il plus, par tempérament, anarchisant que socialiste. Ses contemporains le savent, ses amis et proches le sentent. Intervenant à ses obsèques, **Mireille Osmin** – à l'époque secrétaire générale de la fédération socialiste de la Seine – déclarera à ce propos : "Libertaire plus que socialiste; révolté plus que révolutionnaire". Pour autant, le petit allemaniste restera toujours fidèle au socialisme, rejoignant la SFIO dès sa naissance, en 1905, et décédant en 1953 avec sa carte de la SFIO sur le cœur, membre de la 10ème section de la fédération socialiste de la Seine. Il est sans cesse sur la brèche, prêtant à tous sa voix et sa fougue. Il donne l'impression de ne jamais vouloir ou savoir refuser son concours, pour la bonne cause, la seule qui compte. L'homme, le militant et l'artiste se confondent en une seule personne, présente partout où, pour reprendre une expression de Casimir Cépède, "l'art avait à servir le socialisme : repas de vieux, réunion des Femmes socialistes, des Jeunesses socialistes". Également, il s'investit personnellement, sans cesse la main à la poche, car il est généreux. "A côté de l'homme combatif, écrira Henri Fabre en 1912, il y a l'homme de cœur. Celui qui frémit au souffle des injustices et dont la bourse est toujours ouverte à ses camarades malheureux" (9).

Mais bien sûr, comment ne pas écrire surtout, Montéhus compose sans relâche des milliers de chansons, brûlots révolutionnaires que le peuple applaudissait, et reprenait en cœur. Les grèves viticoles du Midi de la France, en 1907, l'amènent à écrire – sur une musique composée par Chantegrelet et Doubis – un chant en l'honneur des soldats du 17ème, qui refusèrent de tirer sur les manifestants :

Salut, salut à vous

Glorieux soldats du 17è

Chacun de nous vous admire et vous aime

Quelques années plus tard, en 1911, il compose un autre chant tout aussi célèbre LE CHANT DES JEUNES GARDES, dédié "à la Jeunesse révolutionnaire", regroupée depuis peu dans un groupement de combat constitué par le journal *La Guerre Sociale*, réunissant des jeunes étudiants de gauche, des démocrates, qui entendaient lutter contre les Camelots du Roi, fort bruyants et présents sur le pavé parisien à l'époque...

Nous sommes la jeune France
Nous somm's les gars de l'avenir,
El'vés dans la souffrance,
Oui, nous saurons vaincre ou mourir;
Nous travaillons pour la bonn'cause,
Pour délivrer le genre humain,
Tant pis si notre sang arrose
Les pavés sur notre chemin.
Prenez garde ! Prenez garde !
Vous les sabreurs les bourgeois les gavés,
V'la la jeun' garde V'la la jeune garde
Qui descend sur le pavé.

Cette chanson remporte un succès immédiat auprès des militants de gauche, qui la chanteront d'ailleurs pendant des dizaines d'années, en modifiant parfois les paroles. Ici, après la première guerre mondiale, on remplacera "Nous vengerons nos mères" par "nous vengerons nos pères". Là, on ajoutera "les curés" après "Vous les sabreurs les bourgeois les gavés".

Patriote en 1914

Antimilitariste, Montéhus est cependant patriote quand éclate la première guerre mondiale, ce qui n'est pas incompatible, quoi que d'aucuns puissent en penser. **Il choisit son camp, sans état d'âme. Revenant sur cette époque, Paul Ramadier analysera ce comportement quasi instinctif** : "se combinait l'antimilitarisme du chant du 17è et le patriotisme un peu cocardier des années de guerre, l'anarchisme qui chantait la poésie des bombes et le républicain qui se

dressait à la première attaque contre la démocratie républicaine. Ne cherchez ni logique ni doctrine. où us les sentiments étaient portés à l'extrême, où les saisit une sorte de passion incandescente" (10). Il veut s'engager, mais n'y parvient pas, pour raisons de santé. Alors, il contribue à créer une œuvre en faveur des soldats, le "Chien errant", pour les permissionnaires sans foyer, et participe aux "Marraines de guerre". Passionné, comme il le sera toute sa vie, il investit même ses économies, et se retrouve couvert de dettes en 1918. Ses gains de plusieurs années serviront à les éteindre. Également, il compose, il chante.

Il collabore même au journal de **Gustave Hervé**, *La Victoire* autrefois dénommée *La Guerre sociale*, en lui fournissant de nombreuses chansons. Sur l'air de L'INTERNATIONALE, il écrit :

C'est la guerre finale
Battons-nous et demain
L'Internationale
Sera le genre humain.

Dans un autre texte, il fera appel à Jean Jaurès :

Ben sûr, on aura la victoire,
Mais j'peux ben vous l'dire tout bas :
Y manque Jaurès à notre gloire;
Y a des gars qu'on remplace pas !

GLOIRE AU 17E, toujours et encore, cette fois en 1916 :

Si jadis, dans un jour de colère,
Nos enfants ont, dans ce régiment,
Refusé de tirer sur leur mère,
Aujourd'hui ils ont fait le serment
De combattre jusqu'à la victoire.
Au cri sacré de liberté,
Le dix-septième se couvre de gloire.

Bien sûr, cet engagement de l'antimilitariste dans "l'Union Sacrée" lui sera fortement reproché par nombre de ces anciens amis. Jusqu'à la fin de sa vie, les communistes le poursuivront d'une haine vigilante. En témoignent ces quelques lignes bien sèches parues dans *L'Humanité* du 1er janvier 1953 : "On annonce la mort de Gaston Montéhus. Après avoir été chansonnier populaire avant la guerre de 1914, auteur, en particulier du CHANT DU 17E et de LA JEUNE GARDE, Montéhus avait depuis longtemps tourné le dos au peuple". Dans son "Florilège" de la chanson, Robert Brécy ne trouvera pas de mots assez forts pour fustiger d'importance le chansonnier, évoquant telle "chanson où l'inepte le dispute à l'odieux", ou le traitant d'opportuniste et de démagogue qui, à partir de 1917 – sentant le vent tourner – continue à prôner l'Union Sacrée, tout en réclamant des conditions de vie moins difficiles pour l'après guerre. Robert Brécy y voit une tentative de Montéhus pour "reprendre sa clientèle" Tout est possible, bien sûr. Mais ne peut-on pas imaginer que l'homme Montéhus ne soit pas aussi calculateur que cela, et qu'il se soit lancé dans cette "aventure patriotique" de 1914 avec toute sa fougue, mais aussi avec sa foi de républicain, ce qui ne paraît pas tout à fait répréhensible si l'on se replace dans le contexte réel de l'époque...



Après l'armistice, les temps ont changé pour Montéhus. **Sans avoir de statut officiel, il est reconnu comme un des artisans de la victoire.** A ses obsèques, Casimir Cépède rappellera que pour son action "Albert 1er, le roi citoyen, héros de son peuple héroïque, te proclamait solennellement citoyen d'honneur belge ! La campagne contre l'oppression boche te valait cette somptueuse et royale réhabilitation". Bientôt, même, il croise Georges Clemenceau, qui touche la boutonnière de sa veste, vierge de toute décoration, et lui dit : "On ne vous oublie pas"... Le chansonnier manifeste sa surprise : "Mais je n'ai pas fait la guerre". Alors Clemenceau aurait lancé : "Il y a des écrits qui valent un coup de fusil" (11). Ce n'est qu'en 1947 que Montéhus recevra la Légion d'Honneur... des mains de Paul Ramadier, ancien sergent du 17ème, et à l'époque président du Conseil. Il a en tout cas reçu la Croix de Guerre pour son action pendant cette guerre, ce qui lui sera reproché, et qui n'est pas encore oublié de nos jours : "Comble de la dérision pour un ancien chantre du pacifisme, écrit Marc Robine, il se verra finalement décerner la Croix de Guerre pour le prix de son ralliement à l'Union Sacrée" (12).

L'entre deux guerres est difficile pour lui. Il devient auteur dramatique, crée une compagnie théâtrale, qui sillonne les routes de France. Mais le succès se fait attendre, et son nom sombre lentement dans l'oubli. A sa mort, en 1953, un article paru le 2 janvier dans *Franc Tireur* reviendra sur cette période sombre pour lui, et publiera quelques confidences de Mme Pacra "des fameux concerts", pour qui la chute de Montéhus est liée "au cinéma parlant" : "Ce fut la débâcle des concerts populaires, on s'intéressait au noir et blanc, mais le vivant n'intéressait plus. Montéhus se retira et vécut modestement de sa retraite d'auteur dramatique".

D'autres raisons peuvent être avancées pour expliquer ce déclin du chansonnier. Sans doute son comportement pendant la première guerre mondiale l'a-t-il "déconsidéré" aux yeux de son public populaire et un peu frondeur, désormais agacé par ce qu'il considère comme un revirement. Marc Robine raconte à ce propos que "certains soirs on viendra lui crever les pneus de son automobile, à la porte même des music-halls où il chante" (13). Sans doute aussi n'a-t-il pas su, ou pas pu, s'adapter à l'évolution du monde artistique. Dès cette époque, on mesure le poids de

la radio. Or, selon certains témoignages, Gaston Montéhus a toujours refusé de faire des émissions de radio, se privant ainsi d'aller à la rencontre d'un public plus vaste, et séduit par ces nouvelles méthodes de communication. En plus, jusqu'en 1936, il cesse pratiquement d'enregistrer des disques.

C'est cependant pendant cette période, en 1923, qu'il compose ce qui reste une de ses plus belles chansons, LA BUTTE ROUGE, avec une musique de Georges Krier. Il est désormais établi que cette chanson ne fut pas composée en l'honneur de la Commune de Paris, et des combats de la Butte Montmartre. Montéhus y rend hommage à certains combats sanglants de 1916, sur le front de la Somme :

La Butt' Roug c'est son nom, l' batêm" s' fit un matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin...
Maintenant y a des vign's, il y pouss' du raisin,
Mais, moi, j'y vois des croix portant l' nom des copains !

Pendant le Front Populaire, on le voit revenir sur l'avant-scène avec quelques chansons et monologues tels MESSIEURS, LE DÉCOR VA CHANGER OU VAS-Y LÉON, et une pièce de théâtre sur la mort de Roger Salengro.

La deuxième guerre mondiale

Le juif Brunswick, alias Montéhus, n'est pas épargné pendant la guerre. Mais, là aussi, les documents précis manquent une nouvelle fois, et des versions différentes existent. Il faut donc se reporter à la presse. Un des articles parus au moment de son décès nous paraît cerner au mieux la réalité. Il a été publié par Gilles Breuil dans *L'Aurore* du 2 janvier 1953 : "Dénoncé, il dut abandonner la Croix-Nivert, sa cacher à Viroflay d'abord, puis dans une mansarde de la rue Monsieur-le-Prince. La vie lui devint de plus en plus dure. Mais il ne cessa pas de travailler avec la Résistance. Quand les Allemands abandonnèrent Paris, il n'avait rien mangé depuis 10 jours. Il alla au devant des chars de Leclerc, s'écroula sans connaissance place de l'Odéon". Ensuite, il est hospitalisé à l'Hôtel-Dieu.

Pendant toute cette période de la guerre, Montéhus compose, écrit. Ces textes, il les rédige dès l'arrivée des Allemands à Paris, en juillet 1940. Ce jour-là, il est assis sur un banc près de la place de la Concorde :

Pleurer, gémir, c'est d'la faiblesse
Faut jamais se mettre à genoux
Même dans les cas de détresse,
Faut s'cramponner, faut rester d'bout !



Il appelle à la résistance, mais il décrit aussi les duretés de la vie quotidienne, dans la tradition des récits réalistes d'autrefois, décrivant en avril 1941 les difficultés de ravitaillement, qui frappent les bébés :

L'enfant pleure et la pauvre mère
Offre encore le sein au petit
Mais, hélas, terrible misère,
Le sein est vide et l'enfant crie (...)
Y a plus d' lait chez la crémière
Rien pour sauver son enfant,
V'la c'que tu fais guerre' meurtrière
V'la c'que tu fais des innocents.

Il salue également, dans un texte non daté, LA DERNIERE PENSÉE D'UN FUSILLÉ :

Je vais mourir pour que vive la France
Pour son honneur et pour sa liberté,
Pour que le monde ait son indépendance
Qu'on ne voit plus de telles cruautés (...)
Qu'à tout jamais soient closes mes paupières
Que je ne vois plus notre beau ciel bleu
Mais que cette guerre soit la dernière
Pour que nos petits soient libres et heureux.

Sur l'air DU TEMPS DES CERISES, il en appellera aussi à la fin des ...crises :

Quand nous en serons à la fin des crises
Où tout doit servir à donner la mort,
Siècle de folie
Où la terre entière dans une furie
Jette dans la tomb' ses fils les plus forts
Quand nous en serons à la fin des crises
C'est que l'on aura tué le veau d'or.

Les dernières années

Après guerre, Montéhus se remet au travail, pour améliorer son maigre ordinaire. Il crée plusieurs drames, dont L'évadé de Buchenwald, qualifié en ces termes par Gilles Breuil dans *L'Aurore* : "Un drame plein de bonnes intentions, mais médiocre, qu'il joua sept cents à huit cents fois dans la banlieue parisienne et en province". Jusqu'à la fin de sa vie, **Montéhus compose sans relâche de nombreux textes** dont, semble-t-il, seulement une faible partie a pu être sauvée après son décès. Il noircit sans cesse des feuilles de papier. Textes optimistes ou non, selon les circonstances : il est vrai que la maladie était là, bien présente. La pauvreté aussi. Ces textes, il les garde pour lui, les confie parfois à quelques ami(e)s qui s'occupent de lui, les publie dans certaines revues socialistes. Ils sont liés à un événement

particulier, à un homme : centenaire du P'TIT QUINQUIN, hommages à Suzanne Buisson, Pierre Brossolette, "Auguste Blanqui, grand socialiste et libre penseur", Maurice Chevalier. Il compose également des textes sur la franc-maçonnerie. Tout est prétexte à rimailler : il décrit son quotidien, ses privations. Ainsi, Dans sa "Douleur du vieux militant. Histoire vécue", il écrit en conclusion, alors que des militantes viennent de lui apporter un colis :

Le vieux se dit : est-ce que je rêve ?
Il y a donc de braves gens
Qui pensent au bon vieux qui crève
Qui crève comme un chien errant.
Vos cœurs ne sont donc pas de pierre,
Sans être sœur de charité,
Sans qu'on vous fasse des prières
Vous soulagez la pauvreté.

Pour autant, il ne néglige pas les questions d'ordre politique : SALUT À LA IVEME RÉPUBLIQUE, DÉFENDONS NOS ÉCOLES, UN JÉSUITE VOUS PARLE, etc.

Ces textes mériteraient d'être tirés de l'oubli même si, à n'en pas douter, certains d'entre eux font sourire aujourd'hui. Mais tous sont conçus comme des instruments de combat, pour sensibiliser les exploités. Comme l'écrira en 1952 dans *Le Populaire* Gilbert Nowina, le président des anciens du Parti socialiste SFIO, ses chansons et pièces sont "écrites avec son cœur, sa sensibilité extrême, sa flamme humanitaire et révolutionnaire". **L'auteur Montéhus n'a eu tout au long de sa carrière comme but que d'émouvoir et amener à réagir, sans se préoccuper des prétentions littéraires de ses œuvres** En 1912, par exemple, alors qu'on lui en faisait déjà le reproche, il déclarait : "Je ne me leurre pas ! Je ne pose pas au littérateur ! La haute littérature ? Je m'en fous ! Je parle comme je peux... La conviction, c'est mon seul talent" (14).

Pour cette période de l'après-guerre, s'il fallait ne retenir qu'un de ses textes, ce serait sans conteste son "Hommage à Braille, bienfaiteur de l'humanité", composé après que les parlementaires français aient décidé de transférer au Panthéon les cendres de l'inventeur de l'alphabet pour les aveugles. Ce poème est intitulé : J'AI DES YEUX AU BOUT DES DOIGTS...

Lire, c'est sortir des ténèbres,
Lire, pour nous, c'est voir le jour
Et c'est changer les chants funèbres
En de jolis refrains d'amour;
Lire, pour nous, c'est magnifique,
C'est du soleil quand on a froid,
On croit faire de la musique
On a des yeux au bout des doigts.



Bientôt, sentant sa mort approcher, il compose un de ses derniers textes : "Quand j'écrirai ma dernière chanson" :

Pour l'autre monde je veux prendre le train
En espérant que la classe ouvrière
M'y conduira en chantant mes refrains.
Je sentirai se ranimer mes cendres
En entendant chanter ma "Jeune Garde" (...)
Quand j'écrirai ma dernière chanson
Avant d'entrer dans l'hideuse agonie
Oh ! Liberté, je bénirai ton nom
C'est toi qui fut le soleil de ma vie !
Oh ! Liberté, pour toi je fus poète,
Tu fis de moi aussi un chansonnier,
C'est toi qui fit germer, là, dans ma tête,
L'amour des gueux, l'amour des ouvriers.

Par amour de la vie, au-delà des aléas du quotidien, et du poids des ans, Montéhus s'était fixé semble-t-il un objectif bien ambitieux : celui de ne pas mourir avant d'avoir atteint l'âge de 103 ans... Mais le vieux lutteur décède finalement le 31 décembre 1952. Il est incinéré quelques jours plus tard au cimetière du Père-Lachaise. Sans nul doute, cette cérémonie aurait comblé ses vœux, car l'assistance reprit en cœur trois chansons appartenant au patrimoine du mouvement ouvrier, dont deux composées par lui : L'INTERNATIONALE, GLOIRE AU 17EME, LA JEUNE GARDE.

Denis Lefebvre

Cet article a déjà été publié dans le N°210 de l'Ours mars/avril 1993.

(1) Les Éditions Ouvrières, 1973, tome 11, pp. 374-376. Cette biographie figure à Brunswick, et non pas à Montéhus.
(2) *Germinal*, janvier 1953.
(3) *Le Populaire Dimanche*, 13 juillet 1952.
(4) Maxence Roels, *Nos anciens, ils creusèrent le sillon*, Éditions de la Liberté, sd.
(5) Il s'agit vraisemblablement du militant socialiste Alfred Will, qui fut avocat et député de la Seine.
(6) Casimir Cépède, discours prononcé aux obsèques de Montéhus le 3 janvier 1953, au nom des Anciens du parti socialiste SFIO.
(7) Robert Brécy, *Florilège de la chanson révolutionnaire, de 1789 au Front populaire*, Éditions Ouvrières, Paris, 1990, p. 182.
(8) Jean Lachowski, article sur Montéhus, *Humanisme*, n°112-113, octobre 1976.
(9) Henri Fabre, article sur Montéhus, *Les Hommes du Jour*, n°245, 28 septembre 1912.
(10) Paul Ramadier, article sur Montéhus, *Le Vétéran socialiste*, n°9, 1953.
(11) Jean Texcier, art. cit.
(12) Ce texte de Marc Robine a été publié il y a quelques mois en présentation d'un coffret de deux compact-disques reprenant des enregistrements originaux de Montéhus pour la période 1905-1936. Ce coffret, édité par la firme EPM, est intitulé : "Montéhus, le chansonnier humanitaire". On y trouve une quarantaine de chansons et monologues, "antiquités sonores enregistrées accoustiquement sur cylindres et reproduits sur disques à saphir". L'intérêt artistique de cet ensemble est évident, même si on regrette que le livret de présentation soit pour le moins succinct : pas de paroles des chansons, et pas de dates.
(13) Marc Robine, texte cité.
(14) Cette déclaration faite à une publication intitulée *Les Coulisses*, a été reproduite par Henri Fabre dans *Les Hommes du Jour* (art. cit.), qui ajoute en commentaire : "Évidemment, évidemment ... Montéhus a tort, gravement tort, de se f... de la haute littérature. Il semble ainsi rappeler les raisins de la fable. Mais il faut se souvenir qu'il est resté le gamin de Paris toujours prompt à la riposte et à la justification hâtive. Et puis, qu'importe que le cerveau soit léger, si le cœur est grand".



PROGRES TECHNIQUE ET CONDITIONS DE TRAVAIL DANS LES MINES DU XIXe SIECLE (suite et fin)

L'éclairage et ses dangers

Historique rapide des lampes de sûreté

On pourrait écrire l'histoire des conditions de travail dans les mines en parlant seulement de la lutte contre le grisou. Cet hydrogène carbonaté (cf. 1er article), auquel certains vieux mineurs trouvaient une odeur de patate, est vraiment le tueur par excellence.

Danger typique des mines de houille, il se trouve à l'origine d'une grande partie des légendes et croyances des mineurs, jusqu'à l'apparition des lampes de sûreté. Le coup de grisou qui brûle et asphyxie, c'est la vengeance des génies de la mine contre les mineurs qui leur ont manqué de respect, voire Satan qui punit ceux qui lui vole le combustible pour ses marmites infernales.

Les lampes à feu nu, crésieux de la Loire, ou lampe-rave du Massif Central, la barrette des mineurs du Nord, étaient toutes des boute-feux potentiels. Peu important à faible profondeur, ce danger devenait critique quand celle-ci augmentait.

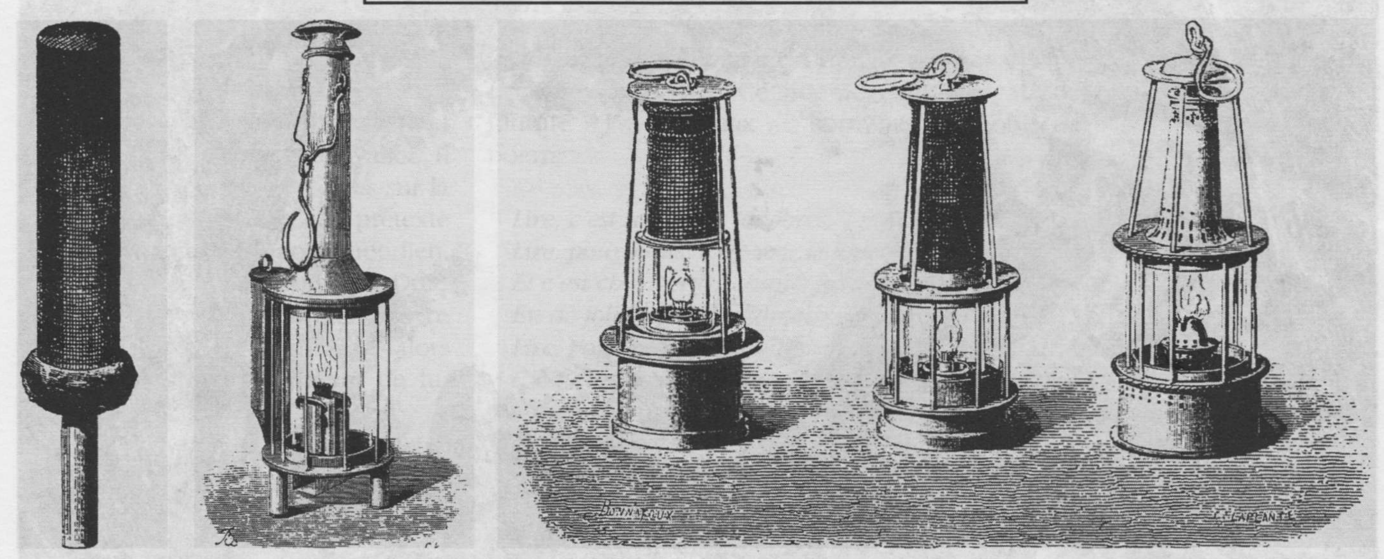
Cela s'opposait à une exploitation rationnelle des houillères. Les besoins de la Révolution Industrielle vont exciter l'imagination des ingénieurs, provoquer de multiples expériences dans les laboratoires du Corps des Mines et des grandes Compagnies.

Le premier système est simple mais brutal. *Le Pénitent,* ainsi nommé car revêtu d'une robe et d'un capuchon en toile très épaisse, descendait avant les mineurs et enflammait le gaz avec une flamme placée au bout d'une longue perche. Cette tâche était épuisante : il devait progresser à quatre pattes, les bras tendus pour enflammer le gaz plus léger que l'air, et donc accumulé dans les hauteurs des galeries. Mais c'était surtout dangereux : quand les teneurs demeuraient faibles, le grisou explosait en petites décharges. Mais si la dose se trouvait plus forte que d'habitude...

Le Pénitent

Le 8 juin 1817, à Firminy (Loire), l'un d'eux, "porteur d'une lampe à feu nu enflamma inopinément le grisou qui s'était accumulé en certains points de la recette inférieure du puits (de 80 m de profondeur). Il put se traîner jusqu'au puisard et y plonger mais mourut de ses brûlures. Son aide, qui se tenait à la recette du jour fut projeté par le souffle à 300 pieds mais tomba dans un pré marécageux et s'en tira sans trop de mal". (Annales des Mines, 1962)

Ce procédé sauvage se révèle inefficace : les explosions détériorent les installations. En 1835, il était encore utilisé à Méons (Saint-Etienne).



La première lampe de Davy. La lampe Dumesnil pour les éclairages fixes. Lampe Mueseler, à treillis et à tube de cristal. Lampe Dubrulle avec cheminée. Lampe à pétrole.

A la fin du XVIIIe, les Anglais mettent au point le “flint mill” : moulin à silex. Une pierre à silex frottée contre une meule produit une gerbe d'étincelles. La lumière produite reste faible et les risques d'explosion ne disparaissent pas totalement.

La lampe Davy (1815) constitue l'étape décisive : la flamme est enfermée dans un treillis métallique, l'explosion du grisou reste dans ce treillis. Cette lampe sera perfectionnée, notamment en remplaçant le treillis par un tube de verre, tout au long du XIXe.

Elle éclairait peu. Ceci ajouté à l'inertie des exploitants et malheureusement parfois des ouvriers a freiné le développement des lampes Davy et des chandelles, y compris dans le repérage du grisou – grâce à l'aspect de la flamme –, et le justifie ainsi :

> “... les directeurs des mines préfèrent, lorsque cela est possible, forcer les ouvriers à employer des chandelles ; ils croient en tirer plus de sécurité, parce que **la crainte continuelle du danger fait naître beaucoup plus de soins et de précautions.”**

Dans ce même tableau, M. Piot signale quand même 1 371 mineurs tués par explosions dans les mines du Nord de l'Angleterre de 1710 à 1836 !

L'usage des lampes de sécurité s'imposera petit à petit, sous l'influence des réglementations, de la clairvoyance des ingénieurs et de certains exploitants, de l'action des délégués-mineurs à partir de 1890.

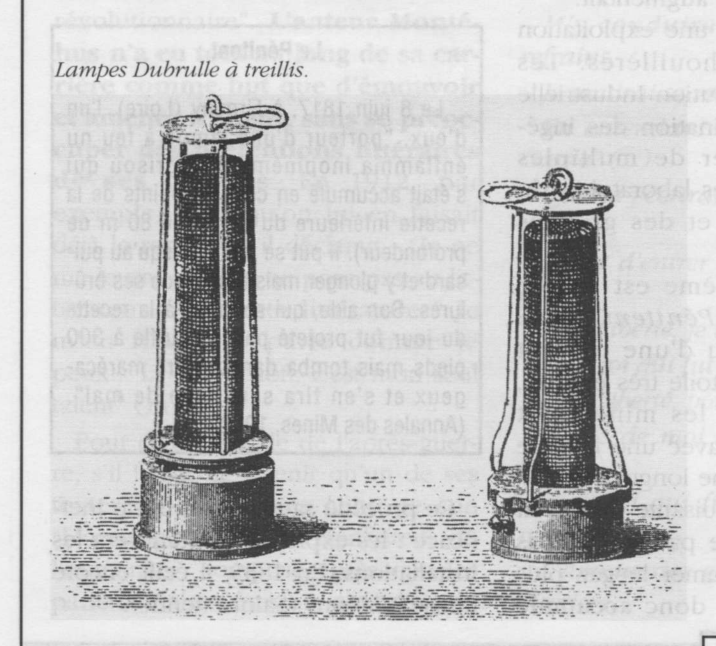
Mais, plus ou moins sûres – certaines s'ouvrent facilement, d'autres laissent passer la flamme à travers le treillis quand le courant d'air est trop fort –, les différents modèles en seront utilisées simultanément.

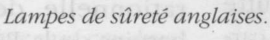
Georges Stell, journaliste écrivant dans un journal boursier, *Le Capitaliste* (sic !) faisant une enquête sur les conditions de travail des mineurs dresse le tableau des mines de la Loire en 1883.

Voici les lampes qu'il a vues et ce qu'il en pense :

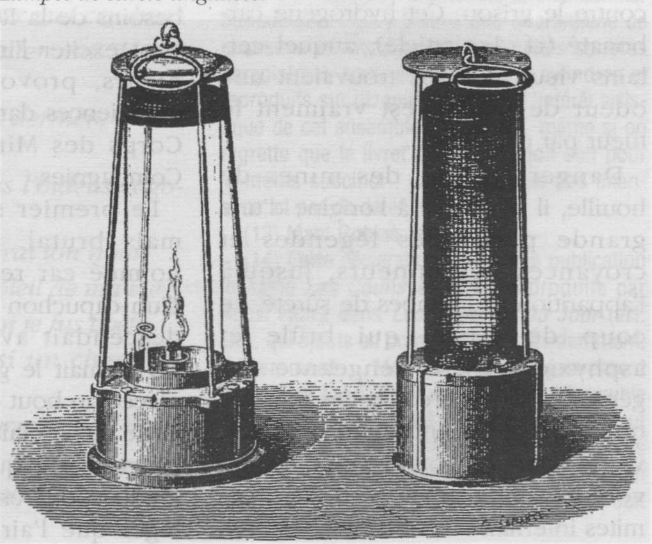
> “La lampe Davy (inventée en 1815 !) donne peu de lumière, le mineur risque un éboulement subit, en ne voyant pas les fissures de la roche des couches de houille puissantes, la lampe Robert est plus sûre, mais elle éclaire moins, la lampe du Mesnil éclaire 3 fois plus que la lampe Robert mais s'éteint si on la

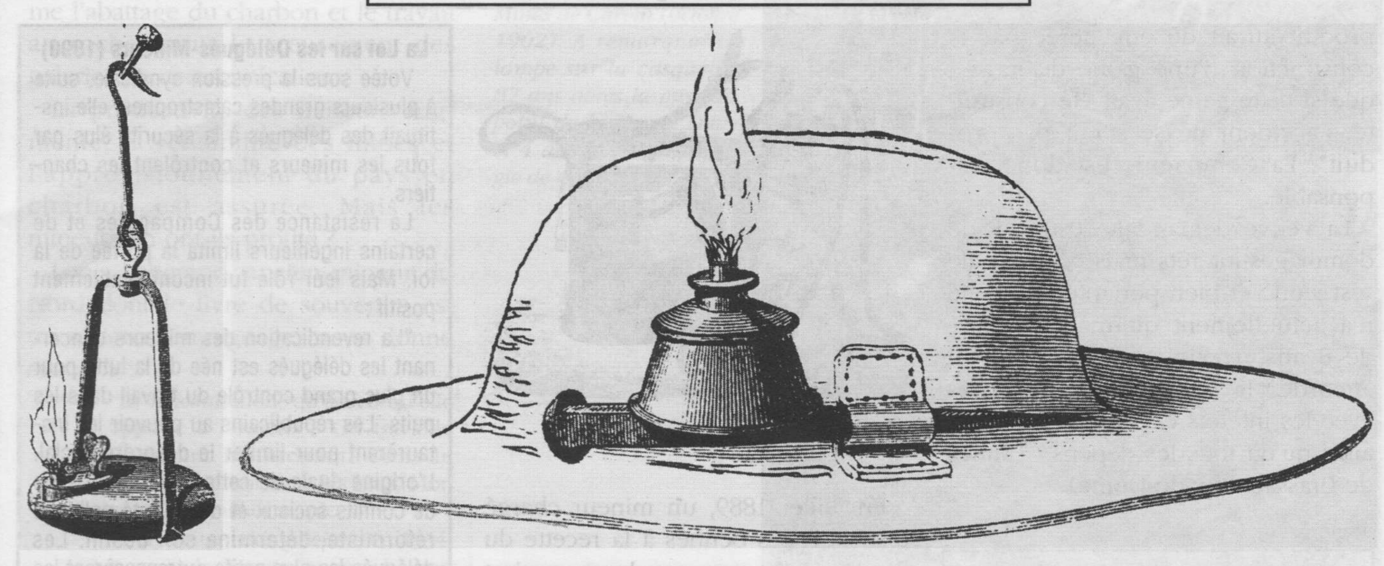
Lampes Dubrulle à treillis.





Lampes de sûreté anglaises.





Lampe des mines de Saint-Etienne. Lampe des mines d'Anzin portée au chapeau.

renverse, la lampe Mueseler est meilleure, mais n'éclaire qu'à faible hauteur, la lampe Combes : la meilleure (1883) mais la plus chère : **La question de prix en retarde l'emploi général".**

Une telle hésitation à investir dans des lampes performantes scandalise d'autant plus que le nystagmus pouvait toucher jusqu'à 35 % des mineurs avec les lampes Mueseler et 24 % avec les lampes à benzine, sans parler des lampes Davy.

Cette maladie professionnelle des mineurs du 19e-début 20e, se traduisant par des mouvements oscillatoires des yeux, courts et saccadés, très rapides, verticalement ou horizontalement, est due à la faiblesse de l'éclairage, ajoutée à l'anémie des hommes et à la chaleur humide, ainsi qu'à "la position gênée qu'occupe le mineur au travail, d'où il résulterait une fatigue des muscles de l'œil produite par des discordances fréquentes entre la direction du regard et la position de la tête." (J. Libert)

La lampe de Germinal éclairait six fois moins que la lampe Wolf de 1925 et dix fois moins que les premières lampes à accumulateur de 1928.

Les coups de grisou n'arrivaient pas en premier dans les causes d'accidents mortels. En 1880, Haton de la Goupillière trouve, sur 100 victimes, 8.46 % tués par le grisou et 42.32 % tués par les éboulements.

Mais la répétition des catastrophes – rien que dans le bassin stéphanois, il y eut 723 tués en 6 explosions de 1871 à 1891 –, l'horreur inoubliable de tels événements ont marqué la conscience collective des mineurs. Le point culminant sera bien sûr Courrières et ses 1 100 morts en 1906.

Rien d'étonnant à ce que la prise quotidienne de la lampe, sa vérification soit un moment d'émotion pour le débutant comme pour l'ancien.

Le grisou, toujours présent, même quand la mine n'est plus exploitée.

Article du Midi Libre, 25 février 1991, sur les dangers du Puits Ricard (Grand'Combe, Cévennes) : Un spécialiste du fond compare ce puits, désaffecté depuis longtemps, à "un canon de 600 mètres de long pour 6 mètres de diamètre". Réputé très grisouteux, il était assaini par les puits voisins, qui lui servaient de retour d'air. Ceux-ci étant comblés, il "respire" en fonction des hausses et baisses de pressions atmosphériques. "Des teneurs explosives sortent aux abords du puits (...). En cas d'explosion, il y aura peu de carreaux qui subsisteront à La Grand'Combe". Il y a urgence à le combler.

La répétition des catastrophes, le fait que quasiment toujours des lampes à feu nu y soient impliquées n'amènera pas le législateur à imposer partout les lampes de sûreté. C'est ainsi qu'en 1907, un an après Courrières et l'explosion dramatique dans les charbonnages de Wingate – un des ouvriers tués avait une lampe à feu nu près de lui, qui a pu déclencher un coup de grisou –, un inspecteur anglais pouvait témoigner devant la Commission Royale des Mines : **"Une bonne règle consisterait à exiger les lampes de sûreté dans toutes les mines où on aura trouvé une fois du grisou. Mais l'opinion dans le monde des mines n'est pas encore assez avancée pour une semblable règle."**

Au XX[e] siècle, l'invention des lampes et des grisoumètres électriques, parfaitement sûrs – alors que la meilleure des lampes de sûreté pouvait casser son verre – ne supprimera pas l'usage des lampes à flamme. C'étaient des grisoumètres fiables et peu onéreux, et en 1980, sur 50 000 lampes individuelles en France, il y avait encore 5 000 lampes à flamme.

Quelques exemples d'accidents

Nous voyons ici des accidents "ordinaires", en dehors des grandes catastrophes. La faiblesse ou l'inexistence de l'éclairage, le grisou toujours prêt à tuer constituaient des problèmes quotidiens.

En janvier 1870, un mineur est tué dans un coup de grisou. L'ingénieur des mines déclare que l'ouvrier est responsable de l'accident car il a "trop élevé sa lampe" (sic !) mais "n'en constate pas moins que la galerie dans laquelle l'accident s'est

produit aurait dû être aérée par la construction d'une gaine d'aérage ; que si cette gaine avait été construite, l'accident ne se serait pas produit". La Compagnie est donc responsable.

La veuve demandait 10 000 F de dommages-intérêts mais comme elle "est jeune et bien portante et qu'elle n'a actuellement qu'un enfant âgé de 8 ans" (resic !), le Tribunal lui accorde "la somme de 500 francs avec les intérêts depuis la demande, ainsi qu'en tous les dépens." (Mines de Brassac, Puy-de-Dôme)

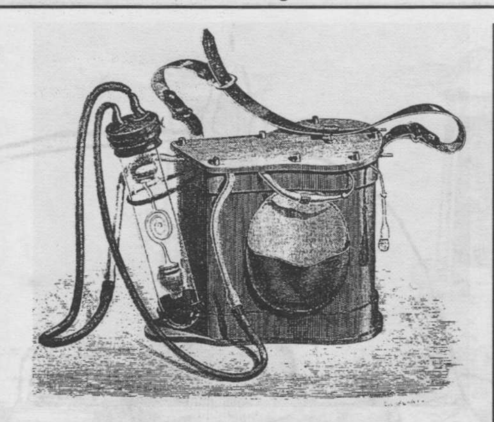
La lecture de certains textes laisse pantois, même en tenant compte de l'évolution des mœurs. Outre les textes déjà cités, en voici quelques autres, tirés du *Bulletin de la Société de l'Industrie Minérale,* revue du gratin patronal et directorial des mines et de la sidérurgie.

– Intervention à un Congrès Minier International : "Le chiffre des accidents dus à des lampes à feu nu est bien éloquent par lui-même ; il indique l'intérêt qu'il y aurait à remplacer les lampes à feu nu par des lampes de sûreté et à supprimer la distinction entre les mines à grisou et les mines qui ne sont pas à grisou. Le procédé empirique suivi jusqu'à présent pour établir cette distinction a consisté à **attendre qu'un certain nombre suffisant d'ouvriers aient été brûlés** dans une mine donnée. On la classe alors dans la catégorie des mines à grisou. Toutes les mines finissent par passer à la longue dans cette catégorie. Mieux vaudrait alors les considérer tout de suite comme des mines à grisou, y introduire la pratique des lampes de sûreté et économiser ainsi un certain nombre de vies d'hommes". (1889)

– L. Crussard rend compte d'une catastrophe dans l'Illinois. Tout montre la responsabilité des autorités de la mine : les recettes étaient éclairées par des torches à feu nu, l'une d'elle a enflammé un ballot de foin, le feu se communique au boisage d'une galerie. Ordre est donné d'ouvrir les portes d'aérage, ce qui attise le feu, puis de les fermer, ce qui bloque les fumées et asphyxie les hommes. On arrête, puis remet en route les ventilateurs etc..." Un feu local qui dégénère en catastrophe faute de direction dans les premières mesures".

Le sauvetage commence vingt heures plus tard et utilement le surlendemain.

Seule note critique : **"La préoccupation de sauver avant tout la mine est visible".** En effet. Il y a eu 300 morts. (Mars 1911, p. 161-162)



Lampe photo-électrique et sa boîte.

En juillet 1889, un mineur chargé d'encager les bennes à la recette du fond ne voit pas que la cage n'est pas là, et que la chaîne de sécurité devant interdire l'orifice n'est pas accrochée : la recette n'était pas éclairée. La benne est précipitée dans le puits et entraîne le mineur, qui fait une chute de 70 m, se casse un bras et s'endommage le dos sérieusement. La Compagnie est déclarée responsable pour le défaut d'éclairage mais l'ouvrier blessé était responsable de l'accrochage de la chaîne et devait donner les signaux pour l'enlèvement de chaque benne.

L'ouvrier demandait 6 000 F et 720 F de rente viagère. Considérant "les négligences dont il s'est rendu coupable", les avances qu'il a reçues, le fait que la Compagnie lui ait payé l'hôpital et une saison balnéaire à St-Nectaire, le tribunal lui accorde 800 F de dommages-intérêts. (Mines de Mégecostes, Haute-Loire)

La Loi sur les Délégués-Mineurs (1890)

Votée sous la pression syndicale, suite à plusieurs grandes catastrophes, elle instituait des délégués à la sécurité élus par tous les mineurs et contrôlant les chantiers.

La résistance des Compagnies et de certains ingénieurs limita la portée de la loi. Mais leur rôle fut incontestablement positif :

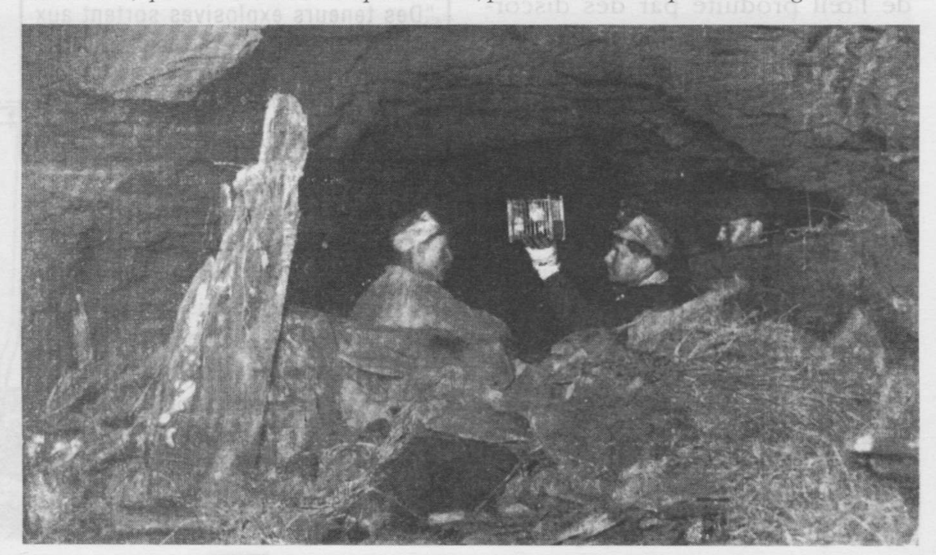
"La revendication des mineurs concernant les délégués est née de la lutte pour un plus grand contrôle du travail dans les puits. Les républicains au pouvoir les instaurèrent pour limiter le désordre social. L'origine duale de cette institution, issue de conflits sociaux et de volonté politique réformiste, détermina son destin. Les délégués les plus actifs outrepassèrent les restrictions définies par la loi, le Corps des Mines et les Compagnies, en agissant dans les syndicats. Ce faisant, ils contribuèrent à insinuer auprès des mineurs le sentiment d'appartenir à une classe ouvrière, elle-même mise en forme par l'institution d'une stricte discipline et de règlements de sécurité". (D. Reid)

Résultats de la mécanisation

Le travail du mineur va se transformer complètement en 150 ans.

Au XIXe, c'est d'abord le roulage, c'est-à-dire le transport du minerai du front de taille au puits, qui se modernise : d'abord les chevaux, puis les locomotives. Au XXe, la généralisation des marteaux-piqueurs de plus en plus performants transfor-

Les canaris, qui ont une sensibilité particulière, peuvent déceler la présence du grisou.



me l'abattage du charbon et le travail au rocher pour le creusement des galeries de communication.

La productivité des mineurs augmente, la rentabilité des mines et l'approvisionnement du pays en charbon est assurée. Mais les mineurs en ont-ils profité ?

Louis Lengrand, ancien mineur du Nord dont le livre de souvenirs est un sérieux témoignage, nous donne son avis :

"La mécanisation, qu'est-ce qu'elle a apporté à l'ouvrier ? On travaille tout autant maintenant. Dans le temps, c'était tout avec les bras. Mon père, lui, travaillait au pic.

Pour creuser des galeries, en 1934, il y avait deux ouvriers au charbon et un ouvrier à remblai, dans une taille de dix mètres. Au fur et à mesure qu'ils tiraient le charbon, lui il remblayait. Donc, il n'y avait pas beaucoup de poussière. C'était tout au pic. On déhourdait le charbon avant d'aller manger son casse-croûte. Il y avait des "quinzaines de Sainte-Barbe" : on tirait le plus de charbon possible, c'était à celui qui rapporterait la plus grosse quinzaine à sa femme. Après est venue la modernisation. J'ai vu des tailles de deux cent mètres au lieu de dix mètres ; on mettait cinquante piqueurs. C'était comme dans un champ de bataille, on entendait vrrrr toute la journée. Le vieux mineur avec son pic, il était mieux loti."

Conclusion

La sortie du film Germinal a soulevé une polémique sur le rôle des ingénieurs : ont-ils eu un rôle positif dans le progrès des techniques ? A l'évidence, la réponse est oui. Le personnage de l'ingénieur Négrel est certainement proche de la réalité : une fermeté toute militaire face aux mineurs qui passe grâce à une présence sur le terrain, y compris dans les pires moments et la volonté **d'assurer la continuité de l'exploitation.**

Tout accident remettant en cause cette continuité, l'application des règlements de sécurité dominera chez eux. Le problème c'est qu'un règlement, fut-il parfait, ne remplace pas une grille devant un puits, n'empêche pas une lampe démodée d'enflammer le grisou !

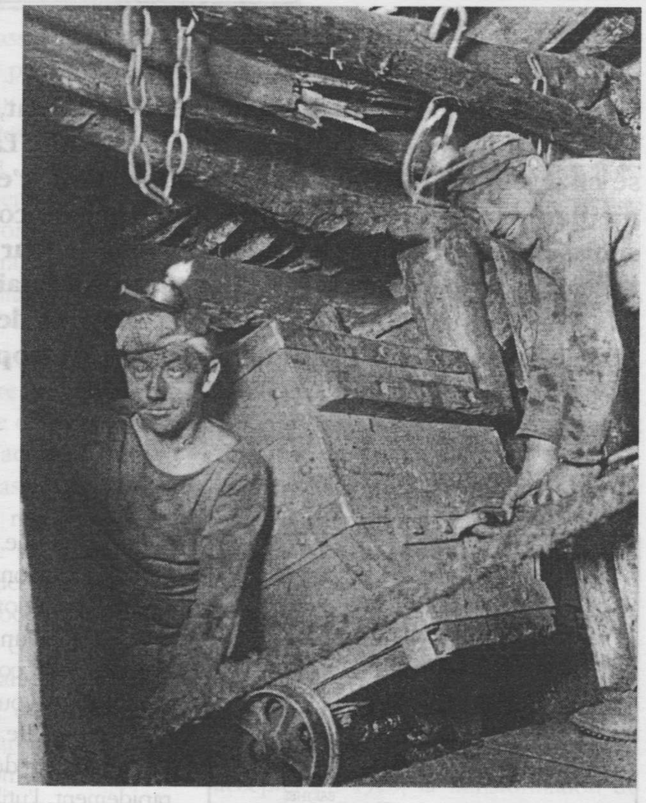
Même si la courbe des tués baisse régulièrement tout au long du XIXe, la réticence des exploitants à investir dans la sécurité a fait que les mineurs supportaient l'essentiel de cet effort, payant parfois de leur vie la moindre erreur. L'analyse détaillée des accidents, y compris dans les secteurs non décrits dans cette série d'articles – l'abattage, le roulage, les travaux de surface – le montrerait aisément.

En fait, les mineurs, comme la plupart des ouvriers du XIXe, ont donné leur sueur, leur santé et leur vie pour assurer le succès de la Révolution Industrielle et construire la puissance de l'économie française.

Comme le précise William Grossin :

"C'est sur cette exploitation (de l'ensemble des travailleurs de l'industrie) que se réalise l'accumulation du capital technique et du capital financier, indispensables aux progrès de l'industrie... La richesse de la France, celle aussi d'autres nations européennes industrialisées, s'est fondée sur la longue et affreuse existence d'efforts, de fatigues, d'usure et de privations quotidiennes de cinq ou six générations de travailleurs dont le niveau de vie ne s'est pas élevé sensiblement".

Laurent Doussin



Mines de Carvin (octobre 1902). A remarquer la lampe sur la casquette, 87 ans après la mise au point de la lampe Davy et 4 ans avant la tragégie de Courrières.

Sources :

L'explosion du charbonnage de Wingate. – In : Bulletin de la Société de l'Industrie Minérale, 1907, 3e Livr., p. 827.

Témoignages produits devant la Commission Royale des Mines. – In : Bulletin de la Société de l'Industrie Minérale, 1907, 2e livr., p. 315.

DARDALHON, A. – Le Grisou et les poussières au XIXe siècle dans les mines françaises. – In : Annales des mines, 1962, p. 652-666 et 721-744.

GROSSIN, William. – La Création de l'Inspection du Travail : la condition ouvrière d'après les débats parlementaires de 1881 à 1892. – Paris : L'Harmattan, 1992. – 255 p. – (Logiques juridiques). – ISBN 2-7384-1670-5.

LE CHATELIER, M. – Rapport sur les lampes de sûreté, au Congrès Minier International. – In : Bulletin de la Société de l'Industrie Minérale, 1889, Tome III, 4e Livraison, p. 1144.

LENGRAND, Louis ; CRAIPEAU, Maria. – Louis Lengrand, mineur du Nord. – Paris : Seuil, 1974. – 188 p.

LIBERT, Joseph. – L'hygiène minière au Congrès international des maladies professionnelles de Bruxelles 1910. – In : Bulletin et Compte rendus mensuels de la Société de l'Industrie Minérale, Juin 1911, p. 307-309.

MORAND, Jean-François Clément. - Les Arts des mines : T 2 & 3. – Reprod. en fac-sim. de l'édition de 1776. – Genève : Slatkine, 1984. – 2 vol. (518, 454 p.) – ISBN 2-05-100649-0.

C. PACZKOWSKI, A. VIELZEUF, J. VIGNE. – La Grand'Combe en Cévenne. – Nimes : Lacour, 1991. – 208 p. : photogr.

REID, Donald – La Sécurité minière faite règle : les délégués à la sécurité dans le bassin d'Aubin (1867-1914) In : Cahiers du Centre d'Etudes de l'Emploi, ISSN 0249-5562, 1985, p. 73-89.

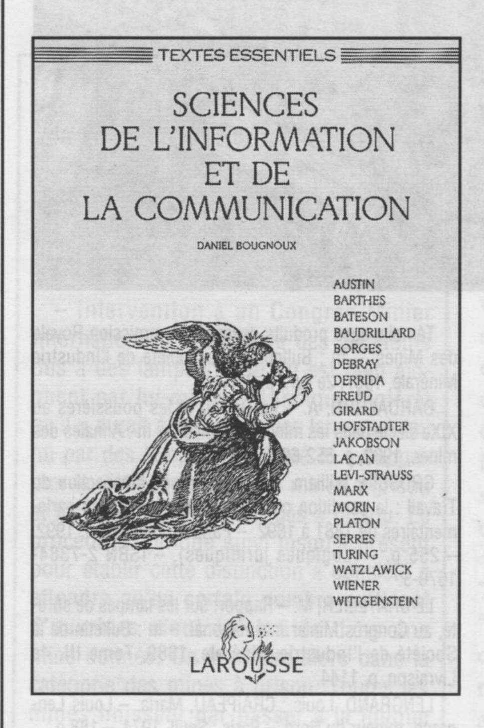
SEBILLOT, Paul. – Les Travaux publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays. – Reprod. en fac. sim. de l'éd. de Paris : J. Rothschild, 1875. – Neuilly : G. Durier, 1979. – 623 p. : ill. ; 23 cm.

VARGUES, Didier – Mines et mineurs du Puy-de-Dôme dans l'Entre-deux-guerres / sous la direction de Monsieur le professeur André Gueslin. – Université Blaise Pascal Département d'histoire, année scolaire 1990-1991. – 168 p.

VISEUX, Augustin. – Mineur de fond. – Paris : Plon, 1991. – 603 p. – (Terre humaine). – ISBN 2-259-02124-7.

MICHEL, Joël. – La Mine dévoreuse d'hommes. – Gallimard, 1993. – 144 p. : ill. en coul., photogr. – (Découvertes ; 144).

Les biologistes et les sociologues l'affirment, à l'intérieur de la cellule comme dans les groupes sociaux, il n'y pas de vie sans communication. La Nature semble guidée par un projet que les hommes se chargent de modifier. La communication, c'est la grande affaire de notre époque. Parfois pour le meilleur, souvent pour le pire. Une théorie contemporaine a mis en évidence les distorsions que subissent les messages entre le moment de leur expression et la réception par le destinataire (1). De l'accident de parcours à la déformation volontaire, on peut dresser une histoire de la désinformation (2). Pour des raisons que justifie la sauvegarde du pouvoir acquis, la politique a, très tôt, utilisé la langue de bois. Dans l'antiquité grecque, les "sophistes" y consacraient leur talent.



Quoi de commun entre Platon et l'intelligence artificielle ? Le souci de transmettre un message. Le philosophe grec du Ve siècle avant notre ère cherchait la manifestation de la vérité dans l'héritage oral de son maître, Socrate, attaché à dénoncer la rhétorique habile des sophistes mise au service de causes douteuses.

Deux mille cinq cents ans plus tard, des techniques … sophistiquées nous apportent à domicile des images dont nous ne pouvons localiser l'origine ni mesurer le traitement, commentées par des voix dont on ne sait qui les télécommande. Le plus grand nombre de ceux qui les reçoivent passivement croit y trouver l'expression de la réalité. On nous promet de nouveaux progrès qui nous permettront de choisir entre des centaines de programmes, dont, seul l'habillage, marquera la différence.

Sous le titre "Sciences de l'information et de la communication", Daniel Bougnoux offre une compilation des auteurs dont les citations permettent de recomposer l'évolution des moyens mis à la disposition d'un individu ou d'un petit groupe pour convaincre le plus grand nombre. On voudrait parler de nécessité culturelle. Elle apparaît, certes, dans l'humanisme des Lumières mais, très rapidement, l'utilitaire reparaît lorsque la sociologie étudie les réactions des foules. C'est la naissance des moyens d'action sur les masses les "mass media" – dont les catégories sont l'action psychologique, la propagande ou la publicité. La lumière freudienne dirigée vers les zones sombres de l'infra-conscience permet d'agir sans que le sujet pensant s'en aperçoive. On trouve, encore dans ce gros volume – plus de 800 pages –, clairement exposées, les théories qui ont orienté la pensée technicienne, de la cybernétique à l'informatique. Le proche avenir annonce la réalisation de l'intelligence artificielle qui pensera et décidera à notre place. La réalisation de certains de ces scénarios inquiétants a déjà commencé.

Pour oublier cette prospective catastrophique, on peut trouver chez La Boétie, auteur cité (3), cette exhortation : "Pour le moment, je désirerais seulement qu'on me fît comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un Tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a de pouvoir de leur nuire, qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffir de lui, que de le contredire.."

Mais le Tyran est-il encore un homme ?

Larousse éditeur, 150 F.



Une "brève" du "Canard Enchaîné" l'affirme (4) : depuis qu'il est Premier Ministre, c'est la télévision qui a tenu la plus grande place dans l'emploi du temps d'Edouard Balladur. Tous les programmes électoraux le proclament: il faut couper le cordon ombilical entre le pouvoir politique et les medias, radio et télévision. Tous les gouvernements s'empressent d'oublier la promesse.

Un livre qui n'est pas près de se démoder : "Haute fidélité"** reconstitue l'histoire, en France, de cette servitude. L'auteur, Jérôme Bourdon, se penche sur la télévision dès sa naissance mais, en 1935, quelques dizaines de récepteurs ne constituent pas un phénomène de société susceptible de retenir l'attention des politiciens qui, de toute façon, n'ont pas encore, dans leur grande majorité, compris l'intérêt de l'outil de gouvernement que représente un moyen instantané de diffusion de masse, comme la radio. Lénine l'a compris dès 1918. Hitler

en fait un instrument de propagande privilégié dès 1933 : Gœbbels est l'un des personnages essentiels du régime nazi. Dans le monde démocratique, le président F.D. Roosevelt, prend, en 1934, l'habitude d'un rendez-vous radiophonique régulier avec l'opinion américaine. Ce sont les "causeries au coin du feu" dont s'inspireront, un peu plus tard, en France, Gaston Doumergue et, en 1954, Pierre Mendès-France (5).

1954, c'est l'année où les antennes de télévision se multiplient sur les toits autour de Paris et de Lille. Le "Journal Télévisé" a déjà cinq ans mais il atteint à peine 100 000 foyers. C'est aussi l'année où les "événements" d'Algérie réveillent d'anciennes habitudes: on ne parle pas de "guerre d'indépendance" mais d'"opération de police". Ce n'est pas de la censure, seulement du maquillage de l'information. La télévision est convoquée à l'Elysée ou à Matignon où des journalistes "sûrs" sont invités à poser les bonnes questions. Un opposant, pourtant, alors, bien oublié, comme le Général De Gaulle, n'a pas accès au petit écran. C'est avec prudence et après entraînement qu'il s'y aventurera après avoir retrouvé les allées du pouvoir, en 1958. Ses conseillers l'ont persuadé d'ajouter à l'efficacité de sa parole, dont beaucoup de français ont encore le souvenir, la présence quasi physique de l'image. On connaît la suite mais il n'est pas inutile de redécouvrir aujourd'hui les coulisses où se précisent les stratégies. Le Général, peu soucieux des problèmes de gestion quotidienne, fait confiance à des serviteurs un peu plus zélés qu'il n'est nécessaire. Exprime-t-il de l'amertume à la lecture d'une presse qu'il trouve hostile? Les courtisans s'emploient à recomposer les équipes rédactionnelles des radios et de la télévision publiques (6). De réforme en réforme, la radio, mais surtout la télévision, dont le nombre de récepteurs déclarés atteint le million en 1959, sont dirigées depuis le ministère de l'information. La RTF, en situation de monopole, limite les oppositions surtout offensives, à l'époque, au nom d'une "Algérie Française" trahie. Les passions coloniales apaisées, le gouvernement accorde, en 1964, à la radiotélévision un statut qu'on dit plus libéral. En fait, le nouvel organisme, l'ORTF dispose de structures faussement représentatives : les membres du Conseil d'Administration, comme son président sont choisis dans le secret des cabinets ministériels.

La dénonciation de l'asservissement de la radiotélévision par le pouvoir gaulliste est l'un des slogans du mouvement de mai 1968. Les journalistes de la "Maison ronde" en profitent pour s'offrir quelques heures de liberté d'expression qu'ils paieront d'environ 200 licenciements lorsque le Général aura retourné la situation à son avantage, grâce, une nouvelle fois, à la radio. Nombreux sont, toutefois, ceux qui, ayant échappé à la purge, célèbrent encore la période de liberté qu'ils ont connue de 1969 à 1972. Le Premier Ministre, Jacques Chaban-Delmas, avait promis d'assouplir la tutelle: il a tenu parole et résisté pendant trois ans à la droite de sa majorité qui l'accusait de faire le lit des communistes. C'est pendant cette période que le Président de la République, Georges Pompidou, rappelait au journalistes de l'ORTF qu'ils étaient la "voix de la France" c'est-à-dire, les porte-parole du gouvernement. En 1974, au nom du libéralisme triomphant, le premier gouvernement du nouveau septennat, celui de Valéry Giscard d'Estaing, brise l'unité du service public. C'est le premier acte d'une restructuration qui doit conduire, à terme, à la privatisation. C'est notre actualité.

Depuis les débuts de la radio, l'initiative privée a dénoncé la soumission des medias dits "publics" au pouvoir en place. Veut-elle faire ainsi croire que le mandataire d'un consortium financier, directeur d'une station ou d'un réseau privé, pourrait prendre le risque de laisser diffuser des informations contestataires du modèle de société ou contraires aux intérêts des actionnaires ? Pour avoir collé de trop près aux événements, en mai 1968, la station privée RTL reçut du pouvoir français la menace d'une rupture de liaison entre les studios parisiens et l'émetteur luxembourgeois. Quelques années, plus tard, la rédaction de l'autre station périphérique, Europe 1, dont les journalistes avaient confondu liberté d'expression et libéralisme, fut épurée au prétexte de "persiflage". Vingt ans après, les censeurs seraient-ils fatigués ? Des intermèdes comme le "Bébête show" ou les "Guignols de l'Info", qui s'ébrouent en clair sur "Canal Plus" à une heure de grande écoute, ont créé depuis peu des espaces de dérision inconnus jusqu'alors sur les antennes françaises. Là, l'effet grossissant de la caricature agit souvent comme révélateur.

On aurait tort, cependant, d'admettre que la politique est, elle-même, indépendante. Nombreux sont les groupes de pression économiques ou idéologiques qui lui imposent des choix. C'est moins par souci de "libérer" les medias que de les "libéraliser" que les gouvernements socialistes ont engagé la télévision sur la voie commerciale avec des partenaires comme le financier italien Berlusconi, accueilli comme un "ami". Les sociétés de télévision connaissent aujourd'hui un joug autrement pesant dont les téléspectateurs font les frais: celui de la publicité qui impose des modèles de programmes selon les critères de l'audience qui ne sont pas hélas, ceux de la qualité.

En Grande-Bretagne, l'initiative privée avait lancé, dès 1922, la "British Broadcasting Company". Le gouvernement conservateur s'opposa toutefois à ce qu'elle diffuse des informations mais dut accepter en 1926, la transformation du régime de la BBC qui devint "British Broadcasting... Corporation", un service public qui a su résister depuis lors à toutes les menaces de démantèlement. La "Beeb" reste une île qui s'impose comme un modèle de démocratie.

Dans l'ensemble, la fidélité passive des auditoires constitue un terrain disponible pour l'information univoque. Bien sûr, les journalistes ne sont pas des menteurs, ni les rédacteurs en chef, des censeurs. Dans un environnement pseudo-démocratique, la pratique est plus subtile. L'auto-censure tient une place essentielle entre les lignes de la déontologie. Elle conduit au non-dit ou à la hiérarchisation des éléments de l'information. Ainsi pour masquer une augmentation des taxes téléphoniques usuelles, on met l'accent sur leur réduction pour les communications à longue distance. A l'inverse, un journaliste se vit, un jour reprocher la prudence d'une épithète. Dans le récit d'un voyage présidentiel, il avait évoqué la foule "nombreuse". La propagande exigeait que l'on dise "innombrable". Des abus de désinformation récents, en Roumanie, au Koweït, encouragés par la concurrence à laquelle se livrent les chaînes commercialisées ont réveillé l'esprit critique. Un sondage récent révèle la méfiance du plus grand nombre à l'égard des informations assénées.

"Haute fidélité", sans trait d'union, c'est l'histoire d'une servitude volontaire des responsables de la télévision à

l'égard de pouvoirs tutélaires. On nous promettait naguère que la déréglementation, porteuse de libéralisation, allait ouvrir une ère nouvelle d'indépendance et de fidélité aux faits. On pouvait difficilement attendre des milieux affairistes qui ont investi dans les nouvelles chaînes qu'ils prennent le risque de déplaire aux gouvernements de droite ou de gauche qui ont favorisé leurs entreprises ?

Les anecdotes abondent dans "Haute fidélité". Si le recul historique les rend parfois amusantes, on ne manquera pas d'y relever une constante: le cynisme des manipulateurs. L'auteur produit un grand nombre de témoignages. C'est un exercice dangereux. Les mémoires sont fragiles et le risque d'auto-justification fréquent. Il est plus précieux comme fouineur d'archives. Entre les techniciens dont l'attention ne s'éveille qu'aux merveilles de la science et les sociologues, aussi incertains dans l'exégèse que dans la prospective, Jérôme Bourdon fait l'histoire de l'usage de la télévision, instrument de pouvoir. C'est aussi une invitation à la réflexion sur une exigence essentielle pour qui croit à la démocratie : comment être informé sans être trompé ? L'enseignement du décodage des messages élaborés devrait trouver sa place dans les programmes scolaires, quelque part entre l'histoire contemporaine et l'instruction civique. Pour instruire les jeunes citoyens, certes, mais aussi pour éveiller, tôt, leur esprit critique. La leçon de La Boétie serait ainsi entendue.

Jean-Jacques LEDOS

Editions du Seuil, 145 F.

(1) W. Weaver et C. Shannon: "Théorie mathématique de la communication" (1949) (Traduction édtiée par CEPL, Paris, 1975).

(2) Le lecteur, curieux mais pressé, peut se reporter aux deux volumes que la collection "Que sais-je ?" a consacrés à la la propagande.

(3) (1530-1563) , ami de Montaigne, auteur de "De la servitude volontaire".

(4) 6 Janvier 1994.

La démocratie suppose la participation des représentants du peuple à la gestion des affaires. Dans le domaine de la télévision, il pourrait s'agir, pour les usagers, d'obtenir le droit d'exposer publiquement leurs doutes sur l'authenticité des faits présentés comme vrais, de la publicité à l'information. Au nom d'une prétendue "interactivité" les stations de radio et de télévision invitent les auditeurs et les téléspectateurs à intervenir "en direct" sur l'antenne. Le public ignore toutefois que les interventions diffusées à l'antenne sont filtrés voire télécommandés.

La France a connu, de 1935 à 1940, une initiative de cette nature. Un décret , promulgué à l'initiative du ministre des PTT, Georges Mandel, instituait, pour la radiodiffusion d'Etat, des "Conseils de Gérance" auxquels étaient associés des représentants élus des associations d'auditeurs*. L'idée était dans l'air depuis 1923. Elle est à redécouvrir.

* Décret du 13 février 1935.

(5) Les lecteurs de "GAVROCHE" ont pu lire une évocation des relations entre la radio et la politique , en France, de 1920 à 1944, dans les numéros 56 à 60 (1991).

(6) Voir C. De Gaulle: "Lettres, notes et carnets, 1961-1963".

LE GOULAG CHINOIS, LINCEUL DE SILENCE

"A l'heure où le goulag soviétique s'effondre, le goulag chinois survit". Voilà ce que nous rappelle avec force Jean-Luc Domenach dans "Chine, l'archipel oublié" (1), ouvrage qui a fait l'objet de plus de dix ans de recherche, et qui vient combler une étonnante lacune de l'historiographie contemporaine sur la Chine (2).

D'emblée nous apprenons que l'archipel chinois est le plus grand complexe concentrationnaire de tous les temps, supérieur en nombre – plus de dix millions de détenus – aux systèmes nazi et soviétique. Et surtout, ce qui constitue sa principale caractéristique, à la différence du système nazi basé sur l'exclusion et l'élimination et du système soviétique qui recherchait essentiellement un effet de terreur. C'est sa prétention à vouloir accoucher d'un *"homme nouveau"*.

Il s'agit là d'ailleurs d'une donnée fondatrice du parti communiste orwellien chinois, antérieure à sa prise de pouvoir en 1949. C'est dès les années 30 en effet, dans la république soviétique du Jiangxi, qu'est introduit un premier principe, celui du travail forcé rééducateur ; à Yan'an ensuite sera développée la *"réforme de la pensée"* (3) pour que l'enfermement ne serve pas seulement à punir mais aussi à *"réformer les criminels en dominant leur esprit et en annihilant leur personnalité afin qu'ils deviennent des hommes nouveaux"*. La prise de pouvoir va bien sûr permettre de perfectionner ce système à l'échelle de la nation entière car *"l'archipel n'est pas une tare honteuse du nouveau pouvoir mais au contraire l'un de ses rouages essentiels."*

L'auteur distingue deux types de camps : ceux fondés sur l'exécution des peines et le travail forcé – laogai – et ceux fondés sur la rééducation – lao jiao – ; ainsi que trois grandes séquences chronologiques :

1949-1957 *"terreur fondatrice puis mise en place des "réforme de la pensée" et "réforme par le travail""*,

1958-1971 *"turbulences du Grand Bond en Avant et de la Révo Cul"*,

1971-1991 *"l'érosion du système et l'effondrement de la "réforme de la pensée""*.

Le but poursuivi est de briser toute résistance personnelle, qu'elle soit physique ou mentale, de faire apparaître, selon l'expression d'Hannah Arendt, *"des hommes sans âme, dépourvus de personnalité et de morale"* qui participent eux-mêmes à leur propre accusation, à leur propre déchéance, et ce afin d'atteindre à l'idéal totalitaire. Ultime perversion : le prisonnier qui a fini de purger sa peine reste sur place en tant que *"travailleur libre"* !

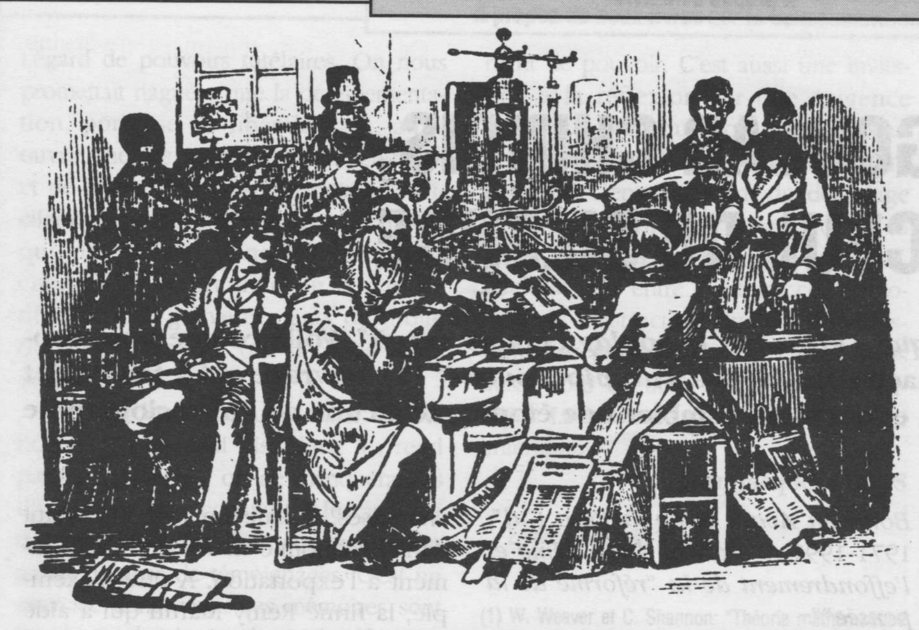
Nous ne pouvons pas ne pas nous interroger sur ce qui a permis que cette face cachée de la Chine soit restée aussi longtemps oubliée. Il faut reconnaître que *"la Chine elle-même a fait silence"* ; il n'y a pas de Soljenitsyne chinois et le témoignage le plus fort et le plus complet à ce jour reste celui de Jean Pasqualini (4), libéré en 1964 grâce à la reconnaissance de la Chine par la France. Mais il y a aussi justement une responsabilité des hommes politiques occidentaux, diplomates, journalistes mais aussi sinologues (5) fascinés successivement par le romantisme de Mao Zedong et le pragmatisme de Deng Xiaoping, et passant le goulag par *"pertes et profits"*.

Et cette responsabilité continue à propos du rôle économique joué par le travail forcé. Domenach curieusement en minimise l'impact en estimant que si l'on intègre tous les coûts fixes il n'est bénéficiaire qu'en apparence. Mais ce qu'il faut voir et Wu (2) par contre insiste à juste titre là-dessus, c'est qu'à travers son vaste réseau de fermes et d'usines produisant une gamme étendue de marchandises, il joue un rôle important dans l'économie nationale et notamment à l'exportation. A titre d'exemple, la firme Rémy Martin qui a aidé la Chine à mettre en place son industrie du vin, sait pertinemment que les raisins proviennent des camps de travail et pour donner le change elle maquille les étiquettes de son vin Dynasty qui est commercialisé en France sous l'appellation *"NuideChine" "Nuicâline"*...

Depuis quelques années, l'archipel s'est *"normalisé"*. Le régime a perdu la foi en sa capacité à réformer les prisonniers. Outre leur diminution de près de la moitié, leur majeure partie ne sont plus des opposants ou des membres de groupes sociaux condamnés pour leur origine de classe mais de simples *"droits communs"*. Ce sont désormais la violence et la corruption qui règnent en maître dans ce qui est devenu *"l'entonnoir de la société"*, simple reflet finalement de l'évolution d'un régime alliant un monopartisme politique autoritaire à une économie capitaliste de plus en plus débridée.

Jean-Jacques Gandini
Montpellier 7 janvier 1994

(1) Editions Fayard 1992 ; 160 F pour 680 pages denses dont 80 de notes.
(2) avec la sortie concomitante aux Etats-Unis de "Lao Gai : the chinese goulag" de Harry Wu qui en tant que "droitier" y a passé près de 20 ans de 1960 à 1979 (1992 Boulder Westview Press).
(3) voir notamment "Genèse du pouvoir et de l'opposition en Chine : 1942, le printemps de Yan'an" de Guilhem Fabre (L'Harmattan 1990).
(4) "Prisonnier de Mao : 7 ans dans un camp de travail en Chine" Témoins-Gallimard 1975.
(5) se rappeler à ce sujet la volée de bois vert administrée par Simon Leys à la Macciochi lors d'un mémorable "Apostrophes" de Bernard Pivot.



LE TEMPS DES LIVRES

N'OUBLIE PAS LE PETIT JÉSUS. L'EGLISE CATHOLIQUE ET LES ENFANTS JUIFS.

par Maurice Rajsfus



L'Eglise catholique a-t-elle collaboré ou a-t-elle sauvé les enfants juifs ? Cette question est soulevée par le nouvel ouvrage de Maurice Rajsfus : *N'oublie pas le Petit Jésus.* A partir de cette problématique l'auteur analyse le comportement de la hiérarchie catholique et des réseaux de sauvetage des enfants juifs organisés par les catholiques.

La hiérarchie catholique accueille avec joie le vote des pleins pouvoir à Pétain. C'est la revanche sur l'Ecole laïque, sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat et sur les Dreyfusards. Elle accepte et parfois précède la devise "Travail, famille, patrie". Lors des lois antisémites du 3 octobre 1940, l'Eglise ne réagit pas – en tant que corps constitué –, pas plus qu'elle ne réagit lors du décret sur le port de l'étoile jaune, ni lors des rafles du Veld'hiv. Nombre d'évêques vont bénir les rangs de la LVF et de la Milice. Mais, si la hiérarchie catholique a approuvé le régime de Vichy, il n'en va pas de même pour l'ensemble du clergé et des catholiques. Maurice Rajsfus distingue deux types de réaction dans les rangs des chrétiens : La tentation de la conversion et les Sauveteurs – Résistants.

De nombreux enfants juifs ont été sauvés par les prêtres, les moines et les sœurs. Mais, cette protection qui a pour but de sauver des enfants n'en comporte pas moins des arrières pensées. Les enfants sont accueillis, protégés mais aussi baptisés et convertis au catholicisme. L'affaire Finally, que l'auteur explique en détail, semble être un des exemples les plus révélateurs à ce sujet : Une fois la guerre terminée l'oncle et la tante Finally voulurent élever leur neveu. Mais, les sœurs s'y opposèrent en essayant de conserver les enfants dans le giron de l'Eglise. Si comme la congrégation Notre Dame de Sion, le clergé tenta de se rattacher des "brebis égarées", un certain nombre de chrétiens n'agirent pas de cette manière. Les militants de *Témoignage Chrétien* eurent une attitude en parfait accord avec l'adage de leur journal : "Justice et vérité quoi qu'il en coûte". C'est ces militants qui sauvèrent les enfants sans la moindre arrière pensée. Comme le souligne Maurice Rajsfus ces francs tireurs du christianisme, comme les protestants de la Cimade, ont été de "tous les combats pour la dignité de l'homme".

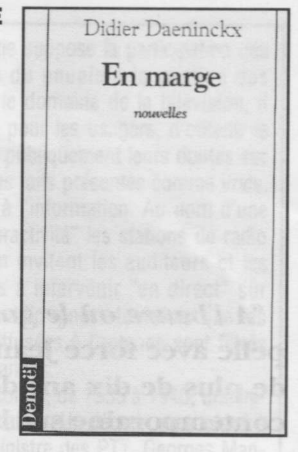
Ce livre rappelle que "L'Eglise ne s'est jamais trompée, même lorsqu'elle se taisait lors du départ vers les camps d'extermination de milliers d'enfants juifs. Quant aux rescapés que l'on catéchisait, il leur fallait retenir cette leçon essentielle : *N'oublie pas le petit jésus*". Reste qu'une poignée de chrétiens n'a pas accepté cette devise.

Edition Manya. 344 p. 139 F

Sylvain Boulouque

EN MARGE

par Didier Daeninckx



MAIN COURANTE

par Didier Daeninckx

Didier Daeninckx
Main courante
Verdier

Didier Daeninckx vient de publier deux recueils de nouvelles. Si chaque sujet est différent, l'objectif est le même dans les deux livres : rendre vie aux obscurs.

Main Courante (1) , le fait divers inscrit dans les registres des commissariats, est une chronique de la violence au quotidien. Des individus sans problème entrent dans la spirale de la violence : acteurs, spectateurs ou victime de ces rapports sociaux ou familiaux. Illustré par cette nouvelle : les *Versets étatiques*, dans laquelle un chef de l'Etat élu pour "changer la vie" commente la misère qui s'installe au fil des ans : "je ne rêve pas, mes chers compatriotes à une société idéale."...

En Marge (2) est un ensemble de portraits d'hommes et de femmes hors des normes. L'auteur y mélange des fragments autobiographiques et des éléments du quotidien. De ces ouvriers perdus, de "la violence guerrière de ces usines où les hommes, au petit matin, revêtent leur armure et partent en sections constituées à l'assaut de la matière", à ce perchiste Goran Teslic devenu le meilleur de sa spécialité, arrêté et enfermé dans un camp quelque part dans l'ex-Yougoslavie...

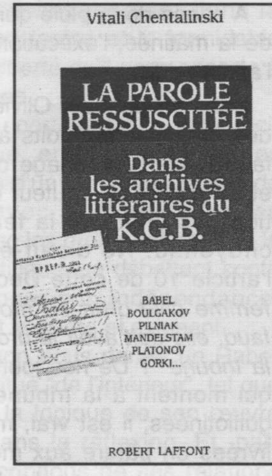
Par ces nouvelles – écrites de fort belle manière – du monde des exclus, des "en marge", Didier Daeninckx inscrit leur mémoire afin qu'elle ne puisse disparaître.

S.B.

(1) *Main courante*. Ed. Verdier 137p. 78F.
(2) *En Marge*. Ed Denoël. 155p. 85F.

LA PAROLE RÉSSUSCITÉE

Dans les archives littéraires du K.G.B. par Vitali Chentalinski



"La règle est que l'homme supprimé, ses œuvres sont éliminées, son nom n'est plus prononcé, il est rayé du passé et même de l'histoire." Victor Serge, *La tragédie des écrivains soviétiques.* Spartacus, Les égaux, 1947.

Lorsque la brochure de Victor Serge est parue, ceux qui voulaient connaître la nature réelle de l'URSS, savaient que le régime stalinien avait non seulement détruit les enfants de la Révolution qui l'avaient portée au pouvoir, mais aussi réduit à néant les écrivains susceptiblent de conserver quelques esprits critiques.

Aujourd'hui, les archives de l'ex-URSS s'ouvrent. Elles donnent la mesure du régime de terreur entretenu par Staline et ses complices sur l'ensemble des peuples, victimes de leur domination. Vitali Chentaliski a eu la possibilité de travailler dans les archives du K.G.B. sur les dossiers d'écrivains aux noms prestigieux. *La Parole ressuscitée* évoque le sort de ces hommes de lettres – plus ou moins célèbres – ayant subi la répression; sur quelques vingt dossiers traités par l'auteur, nous retiendrons trois exemples : Boulgakov, Babel et Gorki.

Mikhaël Boulgakov, l'auteur du merveilleux *Maitre et Marguerite* est l'un des premiers écrivains a avoir été victime des persécutions. Après avoir été attaqué par les prétendus "écrivains prolétariens", il est arrêté le 7 mai 1926, ses manuscrits, dont *Cœur de Chien* et son *Journal*, sont saisis. Après de multiples démarches, il réussit à les récupérer. En 1930, Boulgakov écrit directement à Staline. Dans cette lettre, il lui demande de bien vouloir donner l'autorisation à sa femme de quitter l'Union soviètique, requête que Staline refuse. Sur l'injonction du chef de la police politique, alors que Boulgakov était étroitement surveillé, Staline accepte de laisser Boulgakov travailler où il veut. Mais, cet écrivain de génie conserve une peur panique de sa première arrestation et des mesures policières prises à son encontre. De peur de voir ses manuscrits à nouveau confisqués, il préfère les détruire, ils ont pu être publiés grâce au double retrouvé dans les caves du K.G.B.. Quelques jours avant sa mort, alors qu'il venait de terminer le manuscrit du *Maître et Marguerite,* pris de terreur, il demande à son épouse de surveiller leur appartement, craignant que le livre ne soit à nouveau saisi.

Le deuxième type de persécution est celui qui frappe Issac Babel. L'auteur des *Contes d'Odessa* et de la *Cavalerie rouge*, comme ses œuvres en témoignent, a toujours conservé une certaine distance vis-à-vis du régime. Il est arrêté le 16 mai 1939. Ses manuscrits, carnets de notes et les pages des livres dédicacés sont arrachées. Le détenu est conduit dans les caves de la Loubianka – le monastère du temps des Tzars devenu le siège de la police politique. Suivant le mécanisme habituel érigé lors des Procès de Moscou. Babel lors de l'instruction s'auto-accuse de complots, de violation de secrets d'Etat et de machinations contre l'Etat soviétique. Toujours selon le même mécanisme, Babel se charge de "crimes" et accuse ses amis ou relations de participer à ce même complot. Dans une ultime rétractation, Babel s'accuse pour dédouaner ses amis, puis rejette toutes les accusations des instructeurs. Il est condamné à mort le 26 janvier 1940 et exécuté le lendemain.

Le troisième type de répression est celui dont fut victime Maxime Gorki, paradoxe plus qu'étonnant puisque celui-ci a été considéré comme l'écrivain du régime. Gorki doit s'exiler en 1921, pour avoir reproché au régime la répression conduit par la Tchéka. Il revient en URSS en 1931, retour qui donne lieu à des manifestations grandioses. En 1934, son fils disparaît mystérieusement. A partir de cette date, Gorki abattu, reste dans sa résidence en Crimée. Son courrier est filtré, son téléphone est surveillé, les journaux qu'il reçoit son falsifiés. Gorki tombe malade fin mai 1936 et décède d'une pneumonie le 18 juin – alors que le régime présente sept versions de sa mort, dont celle de son assassinat – comme semble le prouver le carnet médical retrouvé dans les archives du K.G.B..

Ces trois sont loin d'être les seuls. Chentalinski a aussi retrouvé les dossiers des autres maitres de la littérature russe contemporaine comme Boris Pilniak, Ossip Mandelstam, disparu comme Babel. Leurs contemporains étaient dans d'autres cas déportés à Kolyma. Si ces écrivains ont été réhabilités lors de la "déstalinisation" khrouchtchevienne, leurs œuvres sont restées enfermées dans les archives du K.G.B.. Elles commencent seulement a être publiées. Vitali Chentalinski a retracé les vies tragiques d'écrivains dont les œuvres étaient connues, mais combien ont été brisés avant de commencer à produire ? Ce système ne brûlait pas les livres, mais détruisait leurs auteurs et mettait à l'index leurs œuvres.

Ed Robert Laffont,462 p., 1993.

Sylvain BOULOUQUE.

LES FAMILLES ROMS D'EUROPE DE L'EST

par Claire Auzias, historienne, IDEF



Il faut saluer la parution des cahiers de l'IDEF (1) . Cet ensemble de contributions sur les familles Roms de l'Europe de l'Est jette un regard nouveau sur ce peuple en diaspora.

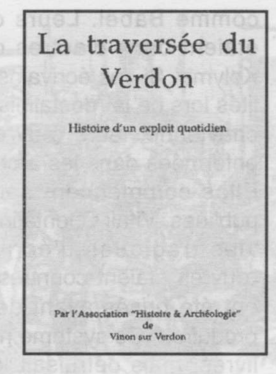
Les Roms d'Europe de l'Est sont les dépositaires d'une mémoire singulière. Victimes de l'oppression des empires, d'un génocide abominable au totalitarisme communiste, les familles tziganes doivent maintenant trouver une nouvelle cohésion communautaire qui passe par l'éducation, l'orientation professionnelle et les moyens d'insertion dans la vie quotidienne, en conservant la spécificité de leur culture.

Ce cahier ouvre des débats et pose de multiples interrogations.

S.B.

(1) *Les Familles roms d'Europe de l'Est*, sous la direction de Claire Auzias. 114 p. Cahier IDEF N°3. 3, rue Coq Héron. 75001 Paris. 80F.

LA TRAVERSÉE DU VERDON
par l'Association " Histoire & Archéologie " de Vinon sur Verdon.

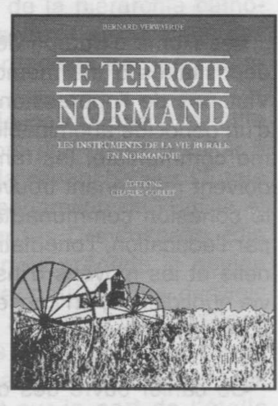


Ce petit livre, rédigé par Joseph Piegay (illustrations d'Alain Delorme) retrace un aspect de la vie d'autrefois qui concernait tous les habitants d'une communauté villageoise : l'histoire du bac de Vinon.

Comme le précise Noël Coulet dans sa préface : "L'intérêt de cette publication d'histoire locale déborde largement le cadre communal. Pour restituer la forme du bac, pour comprendre comment il était construit et comment on le manœuvrerait, il a fallu, en effet, regarder au delà, compulser les dossiers d'archives relatifs à d'autres bacs provençaux. Ainsi, au travers du bac de Vinon, c'est tout un aspect de la circulation en Provence qui s'éclaire pour nous. Précieuse contribution à l'histoire des techniques, l'ouvrage apporte aussi son lot d'informations sur les flux de passage et notamment sur ce grand mouvement économique qu'est la transhumance. (...) Cette monographie exemplaire mérite de trouver un public bien au delà de ses heureux dédicataires, les habitants de Vinon."

Association "Histoire & Archéologie", 4 rue du Verdon, 83560 Vinon sur Verdon, 168 pages, 80 F

LE TERROIR NORMAND
par Bernard Verwaerde



Quinze ans de recherches scrupuleuses et acharnées, c'est le temps qu'il a fallu à Bernard Verwaerde pour établir une nomenclature précise des instruments et objets utilisés par les paysans normands. Quoique le titre de son ouvrage restreigne ces recherches à la Normandie (l'Editeur, Charles Corlet est spécialisé dans les éditions régionales) on constate que la majorité de l'outillage agricole était utilisée dans d'autres régions, souvent sous une autre appellation. C'est la raison pour laquelle ce livre, répertoriant 327 outils, machines, instruments aratoires, ne manquera pas d'intéresser ceux qui restent attachés au mode de vie de nos ancêtres : les paysans.

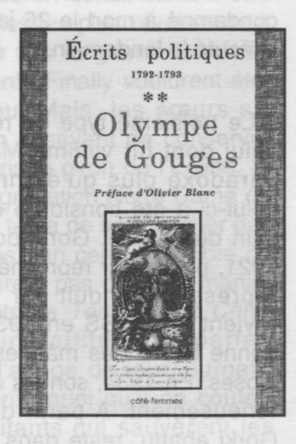
Parmi les 348 photos présentées, on découvre des objets inconnus ou mal connus comme : l'équerre pour arpenter, l'arrache-choux, la fourque à doques, l'échardonnoir, le botteloir, la sape, le buhot, le brioir, la mire à oeufs, le jambier, la fouëne, le barbouquet, les pinces à castrer, le treuil à vélage, la tavelle, etc... ainsi que les différentes sortes de charrues, faucheuses ou batteuses...

Heureusement complété d'un index des outils, puis d'un lexique des termes techniques et patois, *Le Terroir normand* se "regarde" avec plaisir, car il se regarde plus qu'il ne se lit, à la manière d'un catalogue attrayant et documenté.

Editions Charles Corlet 14110 Condé sur Noireau. Figure à la librairie de Gavroche.

G.P.

OLYMPE DE GOUGES. ECRITS POLITIQUES



Le tome 2 des *Ecrits politiques* d'Olympe de Gouges, préfacé par Olivier Blanc vient de sortir (Nous avons rendu compte du tome 1 dans un précédent numéro). Le 3 novembre 1793, à 45 ans, Olympe de Gouge monte à l'échafaud. La dernière lettre qu'elle adresse à son fils, alors qu'elle est enfermée à la Conciergerie dans la cellule des condamnées à mort, commence ainsi :

"Je meurs, mon cher fils, victime de mon idolâtrie pour la patrie et pour le peuple. Ses ennemis, sous le spécieux masque du républicanisme, m'ont conduite sans remords à l'échafaud..."

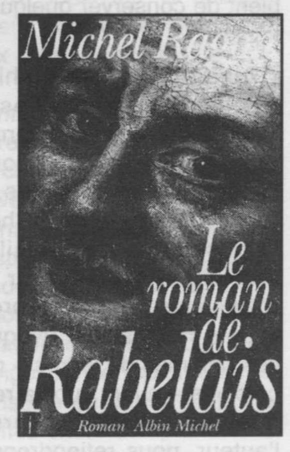
A cause de la pluie qui ne cessa pas de la matinée, l'exécution eut lieu dans l'après-midi.

Dans sa préface, Olivier Blanc, avec des documents inédits à l'appui, nous fait revivre l'engrenage de l'arrestation et du procès de l'auteur de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. Ne disait-elle pas dans l'article 10 de cette Déclaration : "*La femme a le droit de monter à l'échafaud, elle doit avoir le droit de monter à la tribune"* ? De nos jours, les femmes qui montent à la tribune ne sont pas guillotinées, il est vrai, mais elles sont livrées en pâture aux médias machistes, ce qui n'est pas plus honorable...

Dans cette suite des écrits politiques, Olympe de Gouges, déçue par les promesses non tenues de la Révolution, s'exprime avec une étonnante liberté sur le pouvoir, les pratiques politiciennes ordinaires et la corruption des hommes de son temps.

Côté-femmes éditions, 4 rue de la Petite-Pierre, 75011 Paris. 264p, 130 F, disponible à la librairie de Gavroche.

LE ROMAN DE RABELAIS
par Michel Ragon



Il va y avoir cinq cents ans que naquit François Rabelais, vraisemblablement du moins, car certains penchent encore pour 1483 ou 1484. En revanche, l'année de sa mort, 1553, semble attestée, avec cependant une incertitude sur le mois et le jour.

De toute façon, de nombreux éléments de la vie de Rabelais demeurent ainsi dans le vague, liés à des déductions possibles ou à de savants recoupements qui font tout le prix des "études rabelaisiennes".

C'est pourquoi sans doute Michel Ragon, dans son Roman de Rabelais, se garde de trop de datations précises et n'écrit d'ailleurs pas une biographie classique de Rabelais. Car, manifestement, à partir de retours en arrière de son personnage sur sa propre existence, ce qui l'intéresse reste l'esprit de

Rabelais, son engagement dans la société de son temps et le formidable message de liberté qu'il nous apporte à travers les âges.

Il se livre au portrait d'un homme lucide et pratique, en butte à toutes les contradictions d'un humaniste obligé de composer avec le pouvoir et les mécènes, avec les ordres religieux et la pensée scientifique, se débattant continuellement pour son indépendance, profondément honnête et exigeant.

Michel Ragon nous donne un Rabelais vu et restitué "de l'intérieur", tel que ses écrits et la logique de son œuvre l'inscrivent dans la réflexion. Et, par-delà les descriptions de ses relations obligées avec de riches protecteurs, ou l'évocation de la médecine d'alors, ses débats esthétiques avec Philibert de l'Orme, ou encore les allusions à la terrible Inquisition qui pourchassait les hommes libres et les contraignait à se cacher ou à s'exiler, comme Clément Marot, quand ils n'étaient pas exécutés comme Etienne Dolet, Michel Ragon retient et veut, à l'instar de son modèle, "sucer la substantifique moelle" de cet écrivain avec qui "la langue française atteignit une grandeur, une plénitude, une envolée, une richesse qu'elle n'avait jamais eue". Il regrette qu'ensuite, après Rabelais, elle se soit transformée, avec Ronsard et Joachim du Bellay en "une langue poétique séparée de la langue vulgaire", qu'elle soit devenue en quelque sorte policée, normalisée...

Car Michel Ragon se rattache à une tradition intelligente du roman populaire de qualité, ni pédant ni racoleur, et ce livre est un hommage ému et attendri à un grand aîné, géant de culture ayant dû se battre contre l'ignorance et les préjugés.

Certes, il n'a pas eu la folie de Balzac reconstituant, dans Les Contes drolatiques, en révérence au "bon maistre Rabelais", "prince de toute sapience et de toute comédie", un langage d'époque (hénaurme gageure qui fait encore de cet ouvrage en "dizains" un des moins connus de Balzac), mais Michel Ragon s'inscrit évidemment dans cette même dévotion, doublée bien sûr du souhait et de la volonté de faire sortir Rabelais de la seule paillardise, de faire comprendre, à travers ce que nous savons et comme notre sensibilité moderne peut le sentir, combien il ne faut jamais, en tout cas, cesser de le lire...

Michel Sender

Editions Albin Michel ; 224 p., 98 F.

(Article écrit spontanément et pour le plaisir à la libre intention de Gavroche, revue d'histoire populaire).

LISTE DES PRINCIPAUX ARTICLES PARUS DEPUIS LE N°61

Pour les soixante premiers numéros, consulter le N°61, ou à défaut, nous en demander la liste. Nous rappelons à nos lecteurs que tous les numéros, sauf le N°2 et le N°9, sont encore disponibles.

LE MESSIRE DES CINQUANTE LOUPS
par Jean Peyrard

Récit historique d'après des documents authentiques (les papiers du colonel Frévol de la Coste) Jean Peyrard fait parler un voiturier de son invention qui raconte cette histoire de Grande Route. Ici sont les vaillances du colonel des Montagnes à la veille de la Révolution, de Pradelles, au Velay, du Languedoc à la Cévenne.

Telles sont les chroniques du Messire des cinquante loups, du Mezenc en Gévaudan, ou celles du marquis de la Nuit...

Récit jovial et truculent et personnages de contrebande, La Chargueroде, mi-amante, mi-louve, Enjolras, moine de Vielprat goliard et bandit, et moi François la Francheté qui vous conte mon histoire !

Et cette épopée des loups de Beauzon, et cette sempiternelle course des dragons des monts du Velay aux collines du Rhône, ces malandrins du Vivarais et justiciers des Dents du Diables... Province de " la Bête " et du vent noir, en avant bonnes gens et brigands. Voici la grande tourmente.

Editions de Roure, Neyzac, 43260 St-Julien-Chapteuil, 212 pages, 106 F

REVUES

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE D'ELBEUF

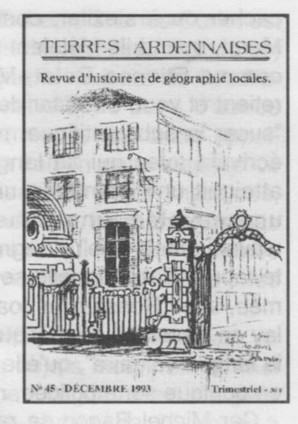


La Société d'Histoire d'Elbeuf a sorti, en septembre 1993, un bulletin particulièrement intéressant regroupant la journée d'études universitaires du 13 février 1993, consacrée au thème suivant : *La sociabilité d'une ville industrielle Elbeuf : une microsociété originale.* Comme le souligne Serge Chassagne dans son introduction :

"(...) Elbeuf, engagée dans l'activité drapière depuis la fin du Moyen Age, constitue un bon observatoire du passage (progressif au cours du XIXe) de la proto-industrie traditionnelle à la concentration usinière ..."

Société d'Histoire d'Elbeuf, Archives municipales, Hôtel de ville, 76500 Elbeuf. Le Numéro 60 F.

TERRES ARDENNAISES



Relevé aux sommaires des N°44 et 45 (Octobre et décembre 1993) :

– De quelques renseignements sur la vie des douaniers dans les Ardennes au XIXe siècle. par *Jacques Lambert* ainsi que quelques textes anecdotiques sur les douaniers par *J.-F. Beaufrère.*

– L'émigration belge dans les Ardennes frontalières au XIXe siècle, par *Didier Bigorgne.*

– Les derniers artisans taillandiers des Ardennes par *Gilles Deroche.*

– Déshérités et Libertaires de Nouzon : Un bourg industriel en pleine mutation économique et sociale, le "Belleville" des Ardennes abrite un milieu anarchiste vigoureux, par *Dominique Petit.*

– L'honneur perdu de Jeanne, Procès en recherche de paternité à la fin du XVIIIe siècle par *Robert Cecconello.*

Ainsi que de nombreux articles sur la région ardennaise intéressants et bien documentés.

Terres Ardennaises, 21 Rue Hachette, 08000 Charleville-Mézières. Le numéro 40 F

Courrier des lecteurs

Maurice Théfine de Beauvais nous transmet "pour information", un document qui en surprendra plus d'un. Il s'agit d'un règlement concernant les ouvrières logées de la filature H.Bertrand de Saint-Jean-du Gard. "Est-ce une usine ou un bagne ?" s'interroge Maurice Thiéfine. Il est en effet difficile à nos jeunes d'imaginer que leurs ancêtres aient accepté de travailler dans des conditions semblables. Encore ont-ils connu une semblable discipline dans leur collège ... avant 68 ?

Le document non daté (il s'agit vraisemblablement du début du Second Empire) étant difficilement lisible, nous en avons recopié le texte.

FILATURES H. BERTRAND

Saint-Jean-du-Gard

RÈGLEMENT

pour les fileuses logées

ARTICLE I : Les fileuses doivent obéissance et soumission aux personnes chargées de les surveiller, tant à la maison qu'à la filature.

ART. II : Au premier coup de sirène, c'est-à-dire à 5 heures 1/2 du matin, les fileuses devront se lever et procéder à leur toilette, afin d'arriver à la filature cinq minutes avant le commencement du travail, c'est-à-dire à 6 heures précises.

ART. III : Il est expressément défendu de manger ou de garder des comestibles dans le dortoir, qui doit être tenu dans un état de propreté absolu. Toutes les semaines, deux ouvrières seront désignées, à tour de rôle par la surveillante, pour balayer les locaux et vider les eaux sales.

ART. IV : Les fenêtres des dortoirs devront être tenues ouvertes pendant la journée : les lits seront découverts pour permettre l'aération de la literie jusqu'à 8 heures du matin.

ART. V : Pendant le repos du matin, de 8 à 9 heures, chaque ouvrière devra faire son propre lit, et secouer avec soin les draps et couvertures.

ART. VI : Pendant les repos les ouvrières peuvent se promener et se distraire dans la cour attenant à leur logement ; elles ne doivent aller en ville que pour faire les achats qui leur sont indispensables, après en avoir obtenu l'autorisation de leur surveillante.

ART. VII : Il est absolument défendu d'aller en ville la nuit sous aucun prétexte.

La porte de la maison donnant sur la rue sera fermée à 6 heures l'hiver, à 8 heures l'été, celles donnant sur la cour à 8 heures l'hiver, à 9 heures l'été. Celles qui, après les heures indiquées, iraient en ville sans autorisation préalable de M. le directeur, seraient congédiées et perdraient leur droit au voyage aller et retour.

ART. VIII : Conformément à l'article VII ci-dessus, seraient aussi renvoyées les ouvrières qui se feraient remarquer par une tenue et une conduite peu convenable.

ART. IX : Après 9 heures du soir les lumières seront éteintes, tant au dortoir qu'au réfectoire, et les ouvrières devront être couchées et garder le silence.

ART. X : Les ouvrières doivent assister aux offices le dimanche et les jours fériés.

ART. XI : Toute infraction au nouveau règlement sera sévèrement réprimée, soit par une amende, une corvée supplémentaire ou l'exclusion.

signé :
H. BERTRAND

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à
EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

Les Paysans : les républiques villageoises de l'An mil au 19e siècle
par H. Luxardo
256 pages, illustré — **30 F.**

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :
— Luttes ouvrières — 16e/20e siècle
— Les paysans — Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire
— Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?
— Les années munichoises (1938/1940)
Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

Un maquis d'antifacistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au Front populaire
Plus de 200 chansons sociales en fac-similé.
306 pages — **330 F.**

La Chanson de la Commune
par Robert Brécy
316 pages — **350 F.**

Les Bibelforscher et le nazisme
par Sylvie Graffard et Léo Tristan
236 pages — **110 F**

Un Juif sous Vichy
par Georges Wellers
320 pages — **130 F**

Histoire de la littérature libertaire en France
par Thierry Maricourt
491 pages — **150 F**

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
275 pages — **129 F**

Maîtres et élèves d'autrefois
par Raymond Bailleul
462 pages — **180 F**

Instituteurs pacifistes et syndicalistes
Mémoires de François Mayoux
366 pages — **195 F**

De la charité médiévale à la sécurité sociale
sous la direction d'André Gueslin
343 pages — **170 F**

N'oublie jamais Nicolas
par Gaston Haustrate
288 pages — **110 F**

La flamme sauvage
par Ludovic Massé
222 pages — **150 F**

Eysses contre Vichy 1940…
par Michel Reynaud
122 pages — **120 F**

La guerre de partisans dans le sud-ouest de la France 1942-1944
par Jean-Yves Boursier
224 pages — **130 F**

La guerre française d'Indochine
par Alain Ruscio
279 pages — **69 F**

Enragés et curés rouges en 1793 : Jacques Roux, Pierre Dolivier
par Maurice Dourmanget
171 pages — **90 F**

Deux enragés de la Révolution : Leclerc de Lyon et Pauline Léon
par Claude Guillon
255 pages — **140 F**

Marius Jacob, l'anarchiste cambrioleur
par William Caruchet
340 pages — **148 F**

Les crayons de la propagande
par Christian Delporte
224 pages — **195 F**

La prison sous Vichy
par Pierre Pedron
240 pages — **140 F**

Barbelès à Argelès et autour d'autres camps
par Francisco Pons
282 pages — **140 F**

La collaboration dans l'Eure 1940-1944
par Julien Papp
278 pages — **150 F**

Le Terroir Normand
par Bernard Vervarde
221 pages — **195 F**

Olympe de Gouges, Ecrits politiques 1792-1793
Tome 1 — **130 F**
Tome 2 — **130 F**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"

Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — **125 F**

Madeleine Pelletier Une féministe dans l'arène politique
par Charles Sowerwine et Claude Maignien
252 pages — **125 F**

Clara Zetkin, féministe sans frontière
par Gilbert Badia
336 pages — **125 F**

Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline
par Pierre Broué
496 pages — **125 F**

Renaud Jean, le tribun des paysans
par Gérard Belloin
336 pages — **125 F**

POUR LA JEUNESSE :
Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
Chaque volume — **65 F**
— La Chevalerie
— L'Egypte
— Les Loups
— L'Amazonie
— Les Gaulois
— Les dragons
— La création du monde
— Les Incas
— La Grèce
— Les Vikings
— Les animaux fantastiques
— Les ours
— Vers l'Amérique
— L'Europe
— Les Indiens
— Ciel et étoiles
— Les métamorphoses

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, illustrées
Chaque volume — **45 F**
— Les Baleines
— Les Géants
— Les Fées
— L'Hiver
— Les sorcières
— Les musiciens
— Les couleurs
— Le printemps
— Les chats
— L'automne
— Les trésors

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume — **33 F.**
— Le Secret du grand-frère, une histoire de canuts
— Léa, le Galibot, une histoire de mineurs
— Le Ruban noir, une histoire de tisserands
— La Revanche du p'tit Louis, une histoire de forgerons
— Les cordées de Paris, une histoire de ramoneurs
— Les jumeaux de Carmaux, une histoire de verriers
— Frères du vent, une histoire de mousses
— Les Princes du rire, une histoire de jongleurs
— Quand la Charlotte s'en mêle, une histoire de dentellières
— Le sauvetage du proscrit, une histoire de typographe
— Le paquet volé, une histoire de saute-ruisseau
— Les fendeurs de liberté, une histoire d'ardoisiers.
— L'audace de Nicolas, une histoire de cheminots
— Voyage au bout de la Loire, une histoire de mariniers
— Le cadeau d'Adrienne, une histoire de porcelaines
— Fleurs d'Ajonc, une histoire de petite bonne
— Le rêve de bel humeur, une histoire de marchand de livres
— papillon de papier, le petit rat de l'opéra.
— La robe de bal, une petite couturière
— Les moutons d'Armel, un berger de Provence

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 75
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....
Profession ....
Adresse ....
Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS

L'amateur de livres



L'AMATEUR DE LIVRES.

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Celle que nous publions dans ce numéro est plus importante que les précédentes dans le but de nous assurer un revenu supplémentaire destiné à compenser la baisse des abonnements que nous enregistrons depuis plus d'un an – pourquoi ne subirions-nous pas, nous aussi, la crise économique actuelle ? –. Aussi, nous remercions particulièrement les lecteurs qui nous passent des commandes de livres d'occasion, et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...
Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

HISTOIRE

- **Azéma (Jean-Pierre), De Munich à la Libération 1938-1944.** Seuil Histoire 1979, 412p index .... 30 F
- **Baker (K. M.), Au tribunal de l'opinion.** *Essai sur l'imaginaire politique du XVIIIe siècle.* Bibl. Hist. Payot 1992, 310 p index .... 60 F
- **Belden (Jack), La Chine ébranle le monde.** Gallimard 1951, 569p .... 50 F
- **Bloch (Marc), Les caractères originaux de l'histoire rurale française.** Oslo 1931. 261p plus 18 planches. Index .... 120 F
- **Buchheit (Gert), Le complot des généraux contre Hitler.** Arthaud 1968, 322 p index .... 50 F
- **Calmette (J.), La Société féodale.** A.Colin 1923, 216p (mque couv.) .... 40 F
- **Charrière (Christian), Le printemps des enragés.** *Le dernier pavé de la révolution de mai 68.* Fayard 1968, 427p envoi .... 60 F
- **Choury (Maurice), La Commune au coeur de Paris.** Ed. Soc. 1972, 446p (défr.) .... 35 F
- **Commission int. d'Hist. des mouvements sociaux et des structures sociales, Les migrations internationales de la fin du XVIIIe siècle à nos jours.** Ed. du CNRS 1980, 706p .... 180 F
- **Creagh (Ronald), Laboratoires de l'utopie.** *Les communautés libertaires aux Etats-Unis.* Payot 1983, 224 p index .... 70 F
- **Debien (Gabriel), Les esclaves aux Antilles françaises (XVIIe et XVIIIe siècles).** Ste d'Hist. de la Guadeloupe et de la Martinique 1974, 532p index .... 150 F
- **Denny (Ludwell), L'Amérique conquiert l'Angleterre.** Gallimard les doc. bleus 1933. 267p .... 80 F
- **Dommanget (Maurice), Edouard Vaillant, un grand socialiste 1840-1915.** La table ronde 1956. 530p index .... 80 F
- **Duroselle (J.-B.), , Histoire diplomatique de 1919 à nos jours.** Dalloz 1971, 807p index .... 100 F
- **Etchebéhère (Mika), Ma guerre d'Espagne à moi.** Denoël 1976, 315p .... 40 F
- **Faure (Pétrus), Un témoin raconte.** Imp. Dumas St-Etienne 1962, 285p ill. .... 100 F
- **Fayol (Henri), Administration industrielle et générale.** Dunod 1962, 151p .... 50 F
- **Fontaine (André), Histoire de la Guerre froide (1917-1971).** Fayard les Gr. Et. Europ. 1974, 2 vol (501+ 581p) index .... 150 F
- **Fradier (Georges), Orient & Occident peuvent-ils se comprendre ?** UNESCO 1958, 52p .... 35 F
- **Ganier Raymond (Philippe), Une certaine France.** *L'antisémitisme 40-44.* Balland 1975, 193p ill. .... 50 F
- **Gay (Francisque), Les démocrates d'inspiration chrétienne à l'épreuve du pouvoir.** *Mémoire confidentiel.* Bloud et Gay (s.d.) 128p .... 50 F
- **Guérin (André), La folle guerre de 1870.** Le Cercle du nouveau livre d'Hist. 1970. 378p ill. .... 80 F
- **Guérin (Daniel), L'anarchisme.** NRF Idées 1965, 190p .... 25 F
- **Guérin (Daniel), Front populaire Révolution manquée.** *Témoignage militant.* F. Maspero 1976, 316p (mque p.de garde) .... 50 F
- **Guevara (Che), Journal de Bolivie.** Maspero Cahiers libres 122-123, 190p .... 50 F
- **Hasting (Max), La division Das Reich et la Résistance 8-20 juin 1944.** *Victoire des Maquis et Martyres de la population.* Pygmalion 1983, 382p index ill. .... 60 F
- **(Indiens), Nations indiennes, nations souveraines.** Maspero 1977, 268p ill. .. 90 F
- **Josmy (Gabrielle), Derrière les grilles.** *Souvenirs d'une visiteuse de prison.* Fleurus 1967, 125p .... 35 F
- **Lacouture (Jean) Léon Blum.** Seuil 1977, 598p index ill. .... 50 F
- **Laurat (Lucien), Problèmes actuels du sisme.** Les îles d'Or 1957, 200p .... 50 F
- **Malzieu (L.-P.), Le Discernisme pour une société meilleure.** Discern Ed. 1977 ? 194p .... 40 F
- **Manevy (Raumond), La presse française de Renaudot à Rochefort.** J.Foret 1958, 375p .... 100 F
- **Mannoni (O.), Psychologie de la colonisation.** Seuil 1950, 231p .... 60 F
- **Martin (Germain), Les finances publiques de la France et la fortune privée (1914-1925).** Payot 1925, 443p index .... 100 F
- **Mathiez (Albert), Autour de Robespierre.** Payot 1957, 259p .... 70 F
- **Morazé (Ch.), Introduction à l'histoire économique.** A.Colin 1943, 212p (mque couv.) .... 30 F
- **Moulin (Charles), 1848, le Livre du Centenaire.** *Ouvr. collectif.*Ed. Atlas 1848, 332p nb ill. .... 200 F
- **Ory (Pascal), La France allemande.** Coll. Archives 1977, 276p .... 30 F
- **Ostrovski (Nicolas), Et l'acier fut trempé.** Ed. Franç. réunis 1971, 544p (défr.) .... 40 F
- **Peyrefitte (Alain), Quand la Chine s'éveillera ... le monde tremblera.** Fayard 1973, 473p index ill. .... 40 F
- **Plessis (Alain), De la fête impériale au mur des Fédérés 1852-1871.** Seuil Histoire 1979, 256p index .... 30 F
- **(Pologne), L'armée aux époques des grandes transformations sociales.** Inst. Mil. d'Hist. Varsovie 1980, 410p .... 100 F
- **Pomiane (Édouard de), Cuisine et restrictions.** Corréa 1940, 190p .... 50 F

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 32.33.22.33

Nom : .... Adresse ....
Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

- **Poulaille (Henry), La grande et belle bible des Noëls anciens XVIIe et XVIIIe siècles.** Albin Michel 1949, 628p nb ill. .... 150 F
- **D°, La grande et belle bible des Noëls anciens, noëls régionaux et noëls contemporains.** Albin Michel 1951, 538p nb ill .... 150 F
- **Poulaille (Henry), La fleur des chansons d'amour du XVIe siècle.** Grasset 1943, 432p .... 100 F
- **Roy (Jules), Le voyage en Chine.** Julliard 1965, 411p ill. (défr.) .... 40 F
- **Sailly-Laisné, Orage sur la moisson.** *Le drame vécu par les jeunes ruraux Enquêtes 1939-1941.* SPES 1941, 254p .... 60 F
- **Sanche de Gramont, Les Français portrait d'un peuple.** Cercle du nouv. livre d'hist. 1970, 403p plus ill. h.t. Cart. éd. .... 60 F
-**Schnapper (Bernard), Le remplacement militaire en France.** *Quelques aspects politiques, économiques et sociaux du recrutement au XIXe siècle.* SEVPEN 1968, 326p index .... 90 F
- **Snitzer (Herb), Une pédagogie de la liberté.** *Les enfants de Lewis-Wadhams.* Fleurus 1974, 197p index .... 40 F
- **Sorel (Georges), Réflexions sur la violence.** *8e éd. avec plaidoyer pour Lénine.* M. Rivière Paris 1936, 456p .... 70 F
- **Soljénitsyne, Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique et autres textes.** Seuil 1974, 140p .... 35 F
- **Sorre (Max.), Les fondements biologiques de la géographie humaine.** *Essai d'une écologie de l'Homme.* A.Colin 1943, 440p .... 100 F
- **Tillon (Charles), On chantait rouge.** R.Laffont 1977, 582p ill. index .... 50 F
- **UNEF/SNE Sup, Le livre noir des journées de Mai.** Seuil 1968, 94p .... 40 F
- **Vaillant et Manevy, Un homme du peuple sous la Révolution.** Gallimard 1979, 244p .... 40 F
- **Walesa (Lech), Un chemin d'espoir.** *Autobiographie.* Fayard 1987, 606p (défr.) .... 45 F
- **Wickham et Coignard, La Nomenklatura française.** *Pouvoirs et privilèges des élites.* Belfond 1986, 466p .... 50 F

REGIONALISME

- **Auvergne pittoresque (L').** *Guide illustré 1898.* 96p avec plan dépl. .... 60 F
- **Arcourt (L.-O. d'), Les nuits du moulin d'Aulnois.** *Une "cellule" protestante au village en pays laonnois.* Baticle Chauny 1952, 134p index .... 70 F
- **Arnoux (Alexandre), Rhône mon fleuve.** Grasset 1944, 432p .... 30 F
- **Audy-Rowland, Une fois en Corrèze.** Dargaud 1978, 189p .... 40 F
- **(Basses-Alpes, Dpt), Récits d'Histoire locale.** *Destinés aux élèves des Ets d'Ens..*Ed. Ars Marseille 1954, 229p ill. .... 70 F
- **Bauchet (Pierre), Les tableaux économiques, Analyse de la région lorraine.** Ed. Génin 1955. 182p cart. éd. .... 60 F
- **Beaufort (Gustave), Ces choses là ne s'oublient pas.** *Carnets journaliers d'un Senlisien (1914-1923).* Corps 9 éd. 1988, 331p plus ill. h.t. .... 50 F
- **Benaut (L.-A.), Histoire populaire de Compiègne.** Leroy-Joly Compiègne 1891, 319p avec grav. h.t. et plans dépl. .... 200 F
- **Brancourt (Jean-Pierre), L'Intendance de Champagne à la fin du XVIIe siècle.** CTHS 1983, 506p index .... 100 F
- **Bretonnet (Daniel), Moret flâneries dans les siècles.** Presses du village Etrepilly 1983, 286p .... 40 F
- **Brichard (Pierre), Contribution à l'étude des eaux d'alimentation de Bar-le-Duc.** *Etude géologique, historique, chimique, bactériologique.* Brulliard St-Dizier 1935, 222p .... 100 F
- **Chagny (André), Cluny et son empire.** E.Vitte Lyon 1949, 328p ill. .... 60 F
- **Devisme (Georges), Une oeuvre sociale au XVIe siècle.** Mellottée Chateauroux 1906, plaquette de 32p .... 50 F
- **Dufourt (Jean), Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise.** Plon 1926, 246p ... 50 F
- **Dumay (Raymond), Ma route de Bourgogne.** Julliard 1948. E.O. 173p .... 60 F
- **Fochier (Louis), Recherches historiques sur les environs de Bourgoin (Isère).** Boullieux Lyon 1865, 238p (défr.) .... 150 F
- **Francus (Dr), Voyage dans le midi de l'Ardèche.** Lienhart, Aubenas 1965, 519p ill. h.t. .... 150 F
- **Frisch (Pierre), Les Wendel rois de l'acier français.** R.Laffont 1976, 280p ill. .... 45 F
- **Gaffarel (Paul), Prieur de la Côte-d'or.** Revue bourguignonne de l'ens. sup. 1889, 354p (défr.) .... 120 F
- **Goffin (Suzanne), La Vallouise, sa vie, son passé, ses paysages, le folklore.** Imp. Allier Grenoble 1959, 86p ill. .... 30 F
- **Grivelet (M.), Mémoires d'un curé, fantassin, aviateur, résistant. (Saulx-le-Duc).** Auteur 1970, 112p .... 50 F
- **Jusselin (M.), Recherches sur les cahiers de 1789 en Eure-et-Loir.** *Cahiers des curés, paroisse de St-Germain-lès-Alluyes.* Sté Dunoise Châteaudun 1934, 69p ill. .... 60 F
- **Lemoine (René), L'enseignement mutuel ds le dép. de la Somme sous la Seconde Restauration.** Hachette 1933, 114p .... 80 F
- **D°, La loi Guizot son application ds le dép. de la Somme (28 juin 1833).** Hachette 1933, 599p .... 100 F
- **Le Moy (A.), L'Anjou.** *Histoire et géographie.* Hachette 1924, 210p avec 78 grav. index .... 80 F
- **Lizerand (G.), Etudes d'histoire rurale.** *Vergigny.* Delalain 1951, 181p plus 4 cartes .... 60 F
- **Luirard (Monique), Le Forez et la Révolution Nationale.** Horvath Roanne 1972, 350p ill. plans index .... 100 F
- **Marais (J.-L.), Les Sociétés d'hommes.** *Histoire d'une sociabilité du 18e s. à nos jours en Anjou, Maine et Touraine.* Davy 1986, 207p ill. index .... 60 F
- **Marx (Roland), Recherches sur la vie politique de l'Alsace prérévolutionnaire et révolutionnaire.** Istra Strasbourg 1966, 197p plus 14 planches, index .... 80 F
- **Naegelen (René), Cette vie que j'aime.** *Le Territoire de Belfort avant 1914.* Colbert 1963, 252p .... 35 F
- **Orieux (Jean), Souvenirs de campagnes.** *Le Limousin pendant la "drôle de guerre".* Flammarion 1978, 388p ill. .... 35 F
- **Pacaut (René), L'idiot de mon village.** *Scènes villageoises de villages comtois.* Marque-Maillard Lons-le-Saunier 1948, 210p .... 40 F
- **Trezenem et Dard, Géographie et Histoire de Tournus et de son canton.** *Publié pour les écoles.* Tournus 1914. 78p ill. .. 70 F
- **Vallat (Xavier), Le grain de sable de Cromwell.** *Souvenirs d'un homme de droite (Ardèche).* Lienhart 1972, 282p index .. 45 F
- **Vartier (Jean), Histoire de Nancy.** Mazarine 1980, 364p index .... 70 F
- **Vidal de la Blache, La France de l'Est (Lorraine -Alsace).** A.Colin 1918, 280p avec 3 cartes dépl. index .... 120 F

Revues

- **Bibliothèque de Travail, Dans les Alpages.** N°4 Nov. 1932, 16p .... 30 F
- **C.T.H.S. La diffusion de l'information et du savoir de 1610 à nos jours.** *Congrès nat. des Stés Savantes Caen 1980.* Sect. hist.mod.et contemp. (I). 589p .... 100 F
- **C.T.H.S. Colloque sur l'Histoire de la Sécurité Sociale.** *Bordeaux 1979.* 300p .... 60 F
- **Centre de rech. relations int. de l'Université de Metz.**
  - **3 - Travaux et recherches 1972,** 280p .... 50 F
  - **5 - Travaux et recherches 1973/2,** 153p .... 40 F
  - **7 - Les relations franco-belges de 1830 à 1934,** (Actes du Coll. 1974) 367p ... 50 F
  - **9 - Aspects des relations franco-allemandes 1830-1848,** (Actes du Coll. 1977) 100p .... 40 F
- **Cahiers de l'Ass. Interuniv. de l'Est.**
  - **Etudes politiques.** 1960, 107p ..... 40 F
  - **Relations internationales.** 1961 122p .... 40 F
  - **Relations internationales.** 1964 124p .... 40 F
  - **L'Industrie, facteur de transformations politiques, économiques, sociales et culturelles.** Coll. Metz 1972, 263p .... 60 F
- **Revue d'Histoire économique et sociale.**
  - **XLVe vol, 1967/3**
  - **XLVIIe vol, 1969/1**
  - **LIIe vol 1974/1** Chaque volume ... 50 F
- **Etudes d'histoire moderne et contemporaine. Etudes sur la Révolution de 1848.** Hatier 1948, 308p .... 80 F
- **Université de Saint-Etienne, Les villes du Massif Central.** Actes du colloque de St-Etienne 1970. Centre d'Et. Foréziennes 1971, 412p .... 70 F
- **Annales de l'Est, La Presse et l'Histoire par Paul Leuilliot.** 1962 N°3 .... 40 F
- **Colloques (Cahiers de Civilisation), Paris, croissance d'une capitale.** Hachette 1961, 166p plus plans dépl. .... 60 F
- **Sté d'Emulation du Jura, Enquête sur le Jura depuis cent ans.** Declume, Lons-le-Saunier 1953, 447p .... 80 F
- **Revue du Nord.** *Revue historique.* **Tome LII N° 206 1970.** .... 40 F
- **Le Père Duchêne.** *Numéros originaux parus sous la Commune en 1871(an 79).* Nous disposons des N° 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 26 chaque .... 30 F
- **D°**, N° 27,28,29 et 66 (défraîchis). Le lot .... 80 F

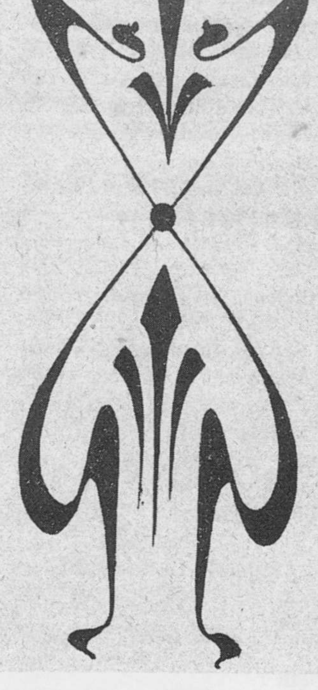
Ma boun'terre

Monologue Réaliste

Lancé dans le Peuple
par l'Auteur

MONTÉHUS





Ô ma boun' graine, ô ma boun' terre
R'gardez mon champ ô comme il est biau.
C't'anneé cheuz nous point de misère
Yaura du pain tendre pour les petiots;
Qué beau travail, qué boun' semence
J'ons ben peiné, mais ca n'fait rin,
Pisque l'bon Dieu me récompense
Ô ma boun' terr',va j't'aimons ben.

Ô ma boun' graine ô ma boun' terre
J'vas donc pouvoir payer tout c'que j'dois
Va donc, va donc, mon beau Jean Pierre
C't'anné' on s'ra heureux tout comme un roi,
Chaqu' jour on pourra manger sa miche,
L'dimanche on boira ùn' pich' d'bon vin
L'temps est beau, la campagn' s'ra riche
Ô ma boun' terr', va j't'aimons ben.

Ô ma boun' graine, ô ma boun' terre
Tu vois c'te croix? C'est cell' du Seigneur,
J'l'ons ach'té et mis là pour faire
Fuir les mauvais esprits qui portions malheur.

Quoi donc, quoi donc v'la l'temps qui tourne à l'orage
L'ciel est ben noir, allons papa bon Dieu
Tu vas pas à c't'heur' abimer notre ouvrage
Ô ma boun' terr',va j't'aimons ben.

Ô ma boun' graine, ô ma boun' terre
Ça yest, v'la qu'ça tombe et dru encor
Ya là l'travail d'une année toute entière
C'est à moi tout's ces bell's gerbes d'or
Voyons, juste au moment d'la récolte
Ya plus qu'à attendre un' semaine ou deux
Bon Dieu si tu fais ça, je m'révolte!
Ô ma boun' terr', j'serions si malheureux!

Ô ma boun' grainè, ô ma boun' terre
Seigneur j'ai t'y fait du mal à quéqun
Alors pourquoi qu'c'est qu'tu m'fais tant d'misère
Quoi, tu veux. donc qu'mes petiots crevent d'faim
Mais tu n'as donc pas de tendresse
Tu n'as donc pas d'âm', pas de charité
Tu n'vois donc pas tout' ma détresse
Es-tu un dieu d'enfer ou un dieu de bonté

Les larmes des pauvres sont donc ta jouissance
Leur amour ne suffit donc pas à ta grandeur
Il te faut leur douleur, leurs cris de souffrance
Ta joie n'est donc fait' que de leur terreur
Pourquoi fais tu souffrir la femme qui enfante?
Pourquoi les homms ne sont ils pas meilleurs?
Pourquoi des feignants ont-ils cent mill'. francs d'rentes?
Pourquoi le pain manqu' t'il aux travailleurs?
Pourquoi la société a t'ell' tant de vices?
Pourquoi le mensongé est il si triomphant?
Pourquoi n'imposes-tu pas la vraie justice?
Pourquoi ne protèg's-tu pas les enfants?

ENVOI

La justic' demeure au fond de ma boun' terre,
Où rich's ou pauvres vous viendrez tous dormir
Et là, malgré les honneurs et malgré les prières
Serais-tu seigneur ou roi tu n'en pourras sortir.